

Une taupe au labo

Comédie en trois actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**
<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Caractéristiques

Durée approximative: 75 minutes

Distribution :

- **Albert** : Chercheur spécialisé dans la concentration de produits actifs. Sa capacité à communiquer avec autrui est fortement handicapée par son intelligence supérieure... et par son comportement totalement asocial.
- **Arya** : Espionne qui a infiltré le laboratoire dans le but de récupérer la formule d'une toute nouvelle arme chimique et nucléaire à la fois.
- **Josiane** : Chercheuse experte en arme nucléaire. Totalement dépressive, son moral est au plus bas depuis qu'elle s'est rendue compte que son mari la délaissait.
- **Marie-Berthe** : Directrice du laboratoire, elle s'inquiète de son financement et cherche des subventions de fonctionnement partout.
- **François** : Président de la république en visite dans la région.

Décor : L'ensemble de la pièce se déroule dans un laboratoire. Deux bureaux/plans de travail face à face à droite et à gauche de la scène, un tableau au centre, des chaises. Des tubes à essai, des liquides de toutes les couleurs, des ustensiles liés à la pratique de la chimie.

Public: Tout public

Synopsis : Dans un laboratoire privé au bord de la faillite, une chercheuse vient d'inventer une toute nouvelle arme révolutionnaire. Une espionne iranienne s'est faite embaucher comme assistante pour en récupérer la formule et la transmettre à son pays. Mais entre le savant fou, la chercheuse dépressive et la directrice angoissée, parviendra-t-elle à ses fins ?

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse
suivante : postmaster@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie !)

Lever de rideau sur un laboratoire. Le chercheur et son assistante sont chacun à leur bureau, face à face. L'un terminant une expérience en transvasant un liquide bleu dans un tube à essai, l'autre tapant frénétiquement sur les touches de son ordinateur. Le chercheur a une pince à linge sur le nez, une chaussette dépasse de l'une des poches de sa blouse et ses chaussures sont dépareillées. Il n'est évidemment pas coiffé.

(Acte I)

Scène 1

Albert : *(rire sardonique adressé depuis son bureau à l'assistante)* Ah ! Ah ! Ah !

Il verse le liquide bleu dans un verre, en jubilant. Puis il traverse la scène à grands pas pour se poster à quelques centimètres de son assistante et rire à nouveau grassement sous son nez en lui montrant le verre rempli de liquide bleu.

Albert : Ah ! Ah ! Ah !

L'assistante se lève en soupirant, puis sort de la pièce en secouant la tête.

Arya : Pff ...

Le chercheur regarde l'assistante s'en aller, puis revient à son bureau et y pose son tube à essai.

Albert : Ah ! Ah ! Ah !

(parlant tout seul) Cette fois, je vais t'avoir... Six mois de recherche... *(il se lève et arpente la scène de long en large tout en parlant à haute voix)* Des dizaines de nuit blanches... Et autant de lendemains à dormir au labo, d'ailleurs... *(il se rend compte qu'il a toujours la pince à linge sur le nez, la retire, puis continue son énumération en faisant de grands gestes)* Vingt-deux kilos de petites pilules bleues... Une brouette de sucre... Un mois de cuisson au feu de bois... Mais cette fois, je la tiens *(il montre la fiole bleue avec fierté)*... Elle est mienne...

(il ménage son effet avant d'annoncer :) La formule concentrée à base de viagra qui va faire tomber l'assistante *(il indique son bureau)* dans mes bras ! Reste plus qu'à lui faire boire quelques gouttes du breuvage que vous voyez là, et paf... C'est la fête du slip ! *(il prend soudain une pose étrange, comme concentré, mais ridicule)*

Oui, je sais ce que vous vous dites... Si, si, je sais. Vous vous dites : « cet homme parle tout seul ». Peut-être même vous dites-vous : « cet homme est cinglé ». Ah ah ah...

(il se raidit d'un coup et lève un index menaçant) : Mais ATTENTION !

(énervé contre un auditoire imaginaire) J'ai enseigné la chimie dans des amphithéâtres bien plus coriaces ! Pendant *(il hurle)* QUINZE ANS !

(il continue de faire les cent pas sur la scène)

QUINZE ANS, c'est aussi le nombre d'années d'études que j'ai faites après le bac.

(il marche à nouveau)

Et le bac, je l'ai eu à QUINZE ANS, aussi !

(il marche)

Alors, NON ! Je ne suis pas fou. Je suis enseignant-chercheur. C'est PIRE !

Ma spécialité, c'est la concentration *(il prend à nouveau sa pose étrange de méditation)*

ridicule, se réveille quelques secondes plus tard). Euh... Non, non, pas ce type de concentration. La concentration de la matière (*il fait un geste de compression avec ses mains, comme s'il préparait une boule de neige*). Voyons... Comme le concentré de tomate. Voilà.

(un brin condescendant) Ça parle à tout le monde le concentré de tomate ou il faut que je fasse un dessin ? C'est bon, tout le monde voit ce que c'est ? Même les hommes ? Donc, je concentre des trucs. Enfin, pas des tomates. Je laisse ça aux filles, si ça les amuse... Si, si, on a quelques chercheuses. Oui, oui, même en France. Ah ben c'est sûr quand vous voyez votre femme au réveil, la tête dans le pâté, les cheveux en vrac (*il grimace pour mimer*), vous n'imaginez pas la chose possible, mais je vous assure, il y a des spécimens intelligents. Bon, pour tout vous dire, qui n'ont plus grand chose à voir avec des femmes, hein... Genre les filles qui naissent dans les roses, jouent à la poupée vous oubliez... C'est plutôt celles qui sont nées dans une... (*il cherche une métaphore adaptée*)...Une bétonnière, voyez, et qui jouent, euh... qui jouent à la bombe nucléaire depuis toute petite, hein, genre.

J'en étais où ?

Oui, voilà ! Je concentre des bidules. (*il s'approche de ses étagères où des fioles de différentes couleurs sont entreposées*). Par exemple, je travaille pour une grande marque de cosmétique, pour leur faire du shampoing ultra concentré (*il prend une fiole*). Avec Biquette, mon assistante. (*il regarde l'autre bureau*). Non, pas celle-là, Biquette, c'est ma chèvre qui fait les tests avec moi. Hein Biquette ! (*un bêlement lui répond des coulisses*). Du shampoing ultra concentré, donc. Une goutte dans la Méditerranée, ça vous fait deux mètres de mousse jusqu'à Orléans. En gros, hein. C'est des estimations (*il repose la fiole*). C'est du VRAI concentré (*il refait le geste de la boule de neige*). Bon du coup, Dassault est intéressé aussi. Je ne sais pas, pour nettoyer leurs avions, peut-être ? Enfin bref... (*il prend une autre fiole, en métal celle-ci*). Alors ça, c'est un concentré d'alcool fort. J'ai dû le stocker dans une bouteille spéciale parce que le verre fondait instantanément au contact du produit. Avec une goutte, vous pouvez reconstituer 12 litres de vodka pure. Je peux vous dire que ça déboîte. Un polonais n'y retrouverait plus son chemin. Mon chien y a goûté, une fois, par inadvertance, j'avais fait tomber une goutte par terre. Pauvre bête... Instantanément, il a eu les quatre pattes qui s'écartent, comme ça (*il mime*). Il a dormi... dix jours et quand il s'est réveillé il a titubé jusqu'à son panier en se cognant dans les pieds de tables (*il mime à nouveau*). Et il s'est mis les pattes sur les oreilles, comme ça (*il mime*). Pour pas entendre les bruits. Chht (*il met son doigt devant la bouche et attend le silence*).

(il hurle) AU PIED Médor ! Ah ah ah !

(il prend la pose de méditation pendant quelques secondes, puis il reprend la fiole bleue). Et enfin, le concentré de viagra pour femme, ma dernière trouvaille. L'astuce, c'est qu'il fallait ajouter du chocolat.

Mais j'ai beaucoup étudié le corps de la femme pour en arriver là. Bon, déjà, il faut l'admettre, pour moi qui suis spécialiste de la concentration, le corps de la femme, c'est un formidable concentré... de graisse (*il se pince au niveau de la culotte de cheval*). Je ne sais pas comment Dieu s'y est pris... Il devait avoir des restes de gras-double de la veille... En tout cas, ça m'a beaucoup inspiré pour mes recherches.

Je ne vous cache pas qu'être chercheur, pour les femmes... (*il souffle sur ses ongles d'un air fier*) ça les attire... Il faut les comprendre, elles savent bien qu'elles n'ont aucun secret pour nous. Prenez par exemple, le point G. Pour un chercheur, c'est facile. (*il laisse un silence*) Vous ne me croyez pas ?

(il s'approche du tableau au milieu de la scène) Je vous dessine schématiquement le corps de la femme. (*il dessine un triangle*)

Oui, bon, c'est schématique. *(il regarde de plus loin)* Oui, je vois ce que vous voulez dire... *(il ajoute des bourrelets de chaque côté du triangle)*. Donc, vous prenez le corps de la femme. Vous tracez la hauteur et puis, ce qu'on appelle dans le jargon, « l'horizontale de la culotte de cheval » *(il trace les deux droites sur son schéma)*. A l'intersection, vous avez pile poil le point G. C'est mathématique. Juste à 10 centimètres de l'artère aorte. Faut pas se louper, hein. Ah non mais elle pourrait y rester... Enfin, c'est inaccessible pour un humain normal. *(il réfléchit)* Ou alors un homme d'un fort beau gabarit avec une toute petite femme, à la limite... Rocco Sifredi avec Mimie Mathie, vous imaginez ? Le carnage ? Remarquez, Clara Morgane avec Passepartout, ce serait pas mieux *(il imagine la scène)*
- Oh oui, viens chéri !
- *(d'une voix étouffée)* Mais je suis déjà entièrement dedans !
Et ses copains de Fort Boyard, qui sont restés à l'extérieur : « Sors ! Mais sors ! » ...

Scène 2

Josiane entre, elle porte une blouse, et tient un dossier à la main qui comporte le sigle « nucléaire ».

JOSIANE : Tu veux que je sorte ?

ALBERT : *(reprenant un ton normal et une posture correct)* Non, non, je parlais tout seul.

JOSIANE : C'est pas nouveau.

ALBERT : Tu me connais, je suis un passionné...

JOSIANE : Je vous connais tous, vous les hommes. Ouais. Pas un pour racheter l'autre. Passionnés, mais jamais pour ce qu'il faut. Le foot, les bagnoles... Le tiercé. Mais pour ce qui est des choses de l'amour, y a plus personne. Tiens, ça me déprime.

ALBERT : Ça ne va pas bien avec René ?

JOSIANE : Léon.

ALBERT : Avec Léon, ça ne va pas ?

JOSIANE : Ben tu sais, ça fait dix ans maintenant...

ALBERT : Qu'il t'a quittée ?

JOSIANE : Qu'on est ensemble ! Alors, avec l'usure du couple, le train-train quotidien...

ALBERT : La cellulite...

JOSIANE : De quoi ?

ALBERT : Je dis « ça s'use vite »...

JOSIANE : Ouais, y a plus de passion. Justement. Tout est plat, morne. Les jours sont tous les mêmes. Les nuits... Je t'en parle même pas.

ALBERT : (*l'air dégoûté*) Ouais, non, s'il te plaît, évite.

JOSIANE : C'est bien simple, il ne m'a plus touchée depuis des mois. C'est comme si je ne l'intéressais plus. (*s'énervant*) Pourtant, merde, j'ai fait dix ans d'études de plus que lui, si quelqu'un devait être pas intéressant...

ALBERT : Il collectionne toujours les ...

JOSIANE : Les capsules de bière, oui... Mais seulement celles qu'il a bues lui-même... (*avec un petit sourire de fierté*) Il doit en être à 12.000, je crois.

ALBERT : Faut dire que ça fait un moment qu'il a commencé.

JOSIANE : Pas tant que ça. Les capsules de bière, ça doit faire un an, à peine. Avant c'était les sous-bocks...

ALBERT : Mais ça fait plus de trente bières par jour, ça ?

JOSIANE : 32,8 si on compte 12.000 bières par an, mais c'est des chiffres à la louche, j'ai pas compté moi...

ALBERT : Et ton boulot, ça avance ?

JOSIANE : (*serrant son dossier entre ses bras*) C'est du soucis... Et de la responsabilité...

ALBERT : Tu bosses sur quoi déjà ? Du dentifrice ?

JOSIANE : Une arme nucléaire ultra-dangereuse.

ALBERT : Oui, voilà. C'est pareil.

JOSIANE : Pas tout à fait, quand même.

ALBERT : Ben si : ça a déjà été inventé ça. L'arme nucléaire. Comme le dentifrice. Aucun intérêt.

JOSIANE : A ce moment-là, ton shampoing aussi, il existait avant.

ALBERT : (*indigné*) Pardon ! Tu n'insultes pas mon travail. (*un bêlement se fait entendre*) Et celui de Biquette !

JOSIANE : Mes travaux portent sur une arme nucléaire liquide. Jamais on n'avait fait ça avant. Un explosif radioactif qui se transporte comme de l'essence, dans un jerrycan, tu ne vois pas les conséquences que ça peut avoir sur le futur.

ALBERT : A mon avis, moins que le shampoing qui mousse, mais je ne voudrais pas avoir l'air prétentieux.

JOSIANE : Je ne quitte plus la formule chimique depuis que je l'ai trouvée (*elle montre*

son dossier). Je dors même avec, pour être sûre qu'un vilain ne tombe pas dessus et anéantisse la planète en une fraction de seconde.

ALBERT : Oui, mais moi... Le jour où un vilain anéantira la planète avec ton truc, j'aurai les cheveux propres... Et avec une seule goutte de produit !

JOSIANE : Je ne sais pas pourquoi je discute avec toi, tu ne comprends rien à rien.

ALBERT : Tu discutes avec moi parce que je suis le seul ici à comprendre ce que tu dis quand tu parles d'oxydo-réduction moléculaire à résonance quantique.

JOSIANE : Certes... Mais pour tout ce qui est non-scientifique, tu es un ignare total.

ALBERT : Je vais changer la vie de milliers de femmes avec mon shampoing ultra concentré. Il sera partout dans les grandes surfaces, alors que ton arme nucléaire ne sera même pas en vente libre.

JOSIANE : (*serrant son dossier*) En vente libre ! Tu es fou ?

ALBERT : Fou, ignare,... je te trouve bien insultante aujourd'hui.

JOSIANE : Je suis sur les nerfs. Je suis au bord du « burn-out » (*elle prononce le mot en bon français « burnoute »*).

ALBERT : Du ?

JOSIANE : « burnoute » professionnel.

ALBERT : Jamais entendu parlé. C'est un syndicat ?

JOSIANE : Le « burnoute » : ce qui fait que tu es stressé, que tu n'en peux plus, à cause du travail...

ALBERT : Voilà : un syndicat. Non, moi j'ai jamais touché à ces trucs-là. Ils te disent (*il prend l'air méchant, révolutionnaire, le poing levé*) « on va pendre les patrons avec leurs tripes pour leur soutirer des augmentations de salaire sans précédent ». Et après dix ans de lutte acharnée, tu obtiens... une cafetière électrique dans le local syndical, pour agrémenter les réunions.

JOSIANE : (*décontenancée*) Mon médecin m'a pourtant parlé de « burnoute » professionnel, je ne l'ai pas inventé.

ALBERT : Les médecins, c'est des charlatans. Ils n'ont pas fait assez d'études pour être crédibles.

JOSIANE : En tout cas, je suis fatiguée nerveusement parce que je ressens une pression monstrueuse sur mes épaules.

ALBERT : Une pression ? Comme la bière pression ? Ça a un rapport avec ton mari ?

JOSIANE : Le laboratoire est au bord de la faillite. La directrice ne t'a pas prévenu ?

ALBERT : Marie-Berthe ? Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vue, celle-là.

JOSIANE : Moi, elle vient me voir tous les jours pour me demander où j'en suis. Elle me dit que c'est notre dernière chance de sauver le labo.

ALBERT : Et mon shampoing ?!

JOSIANE : Elle n'en parle pas.

ALBERT : Ce manque d'hygiène me répugnera toujours. *(il enfonce les mains dans ses poches et découvre la chaussette qui dépassait de l'une d'elle).*

JOSIANE : Elle dit que la Défense nationale s'intéresse à mon projet de très près.

ALBERT : Ça alors... *(il n'écoute plus sa collègue mais regarde et manipule sa chaussette)*

JOSIANE : Qu'on pourrait le vendre à un prix qui mettrait le labo hors de danger d'un point de vue financier...

ALBERT : C'est fantastique. *(il regarde ses pieds)*

JOSIANE : De quoi ?

ALBERT : Hein ? Ah non, je ne t'écoutais plus... mais tu te rends compte ? Regarde : *(il s'approche d'elle pour lui montrer ses chaussures)* Aujourd'hui, j'ai deux pieds gauche !

JOSIANE : Tu n'as vraiment rien écouté ?

ALBERT : A propos de ?

JOSIANE : *(commençant à pleurer)* Vous êtes vraiment tous... Je me demande pourquoi je m'use la santé à... Tout ça pour des... Qui n'ont même pas la présence d'esprit de ...

ALBERT : *(commençant à s'inquiéter)* Oh ?

JOSIANE : *(continuant de sombrer dans la tristesse)* De toute façon, c'est une vie de... Avec des gens qui n'arrêtent pas de... Et dans tout ça, mon mari qui...

ALBERT : Dis : on n'a plus les fins de phrases, c'est normal ?

JOSIANE : *(pleurnichant encore)* Et puis c'est comme... Elle me dit... Mais jamais elle ne va...

ALBERT : *(soulevant la blouse de sa collègue)* Y a un réglage quelque part ?

JOSIANE : Ah mais fous-moi la... Avec tes... De toute façon t'es qu'un gros... Qui n'a jamais été foutu de... *(elle s'effondre sur une chaise et ses pleurs redoublent d'intensité)*

ALBERT : (*fuyant vers la porte*) Bon et bien je vais te laisser tranquille, hein ? Et s'il y a un souci, surtout, hein, quoi que ce soit... Ne m'appelle surtout pas !

Et il quitte la pièce précipitamment.

Scène 3

*Josiane reprend peu à peu ses esprits et contemple son dossier top-secret contenant la formule de l'arme nucléaire. Puis elle regarde autour d'elle, et notamment sur le bureau d'Albert. Elle y trouve un dossier comparable, s'en empare, puis compare les deux dossiers, en hésitant longtemps. Elle repose plusieurs fois en secouant la tête, s'interdisant de prendre ce risque. Puis finalement, elle cède, ouvre les deux dossiers, en échange le contenu et se hâte de reposer celui de son collègue à sa place et de reprendre une attitude normale en entendant l'arrivée de quelqu'un...
L'assistante entre.*

ARYA : Ah vous êtes là ? Je vous cherchais partout.

JOSIANE : (*angoissée à l'idée que l'assistante ait pu voir son manège*) Eh bien, évidemment que je suis là, où voulez-vous que je sois ?

ARYA : (*surprise*) Ben, dans votre bureau ?

JOSIANE : Voyons, je ne peux pas être dans mon bureau puisque je suis là. Je ne suis pas comme le chat de Shrodinger, à la fois là et pas là.

ARYA : (*ne comprenant pas*) Le chat de qui ?

JOSIANE : Ah oui. Ben non. Pas vous... Évidemment. Je croyais que c'était encore l'autre. Lui, il aurait compris.

ARYA : Compris quoi ?

JOSIANE : (*agacée, elle serre à nouveau son dossier*) Rien ! Donc, vous vouliez me voir.

ARYA : Oui, j'ai reçu un appel de votre mari.

JOSIANE : (*inquiète*) De mon mari ?

ARYA : Oh mais, rassurez-vous rien de grave. Il m'a demandé de vous transmettre le message suivant (*elle lit un papier qu'elle tenait à la main*) : « ne m'attends pas ce soir, je vais au bar avec des copains ».

JOSIANE : Au bar ?

ARYA : C'est ce qu'il a dit. Ça vous surprend ? J'ai peut-être mal compris.

JOSIANE : Ça ne me surprend pas. C'est bien ça le problème. Il ne me surprend plus.

ARYA : C'est toujours mieux que de vous surprendre en mal.

JOSIANE : Que voulez-vous dire ?

ARYA : Imaginez qu'ils vous disent « Je vais au bar avec des copines ». Ça vous surprendrait, mais ce serait pire.

JOSIANE : *(elle se lève)* Alors là, je vais vous dire une chose : si je devais apprendre que Léon a une aventure avec une autre, je crois que ça se passerait mal.

ARYA : Vous le quitteriez ?

JOSIANE : Le quitter ? Ah ah ah... *(elle pose son dossier sur le bureau et prend une voix remplie de haine et d'horreur, les yeux révulsés)* Je lui plonge les couilles dans l'acide sulfurique ! J'en ai plein mon labo ! *(elle fait un grand geste pour montrer du doigt l'endroit)*

ARYA : *(regardant avec intérêt l'endroit où le dossier est posé)* Ah...

JOSIANE : *(continuant sur le même ton)* Et la pouffiasse, je lui enlève son pyjama, comme un lapin *(elle fait le geste du dépeçage de lapin sous les yeux dégoûtés de l'assistante)* et je lui fais boire toutes les fioles que j'ai dans mon bureau, y compris l'arme nucléaire.

ARYA : *(s'approchant d'elle, et du dossier)* Mais je ne voulais pas vous inquiéter... Rien de tout cela ne va se produire.

JOSIANE : *(reprenant vivement son dossier)* Et ben, y a intérêt ! Il en va de la survie de l'humanité ! *(et elle montre son dossier de façon menaçante)*. Maintenant, vous m'excuserez, mais j'ai un coup de téléphone à passer. *(elle sort de la pièce sous l'œil médusé de l'assistante)*

Scène 4

ARYA : Quelle cinglée ! Quel pays de cinglés !

Le téléphone de l'assistante sonne. Elle décroche. Puis regarde autour d'elle totalement paniquée à l'idée qu'on puisse l'entendre.

ARYA : *(chantonnant sur l'air de la Claire fontaine, en mettant sa main sur le combiné de façon à ce que personne ne l'entende)* : « j'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée ». *(elle attend la réponse de son correspondant puis chuchotant)*
Mais vous êtes fous de m'appeler ici !

Et puis votre code secret à base de chansons enfantines, c'est d'un débile. Comment voulez-vous que je fasse ça discrètement ! Vous allez me faire repérer !

Non, je n'ai pas encore la formule.

Et non, je ne sais pas quand je pourrai l'obtenir. Mais vous êtes drôles, vous : vous m'avez faite embaucher dans le mauvais bureau !

(elle montre le bureau d'Albert) Celui-là ne fait que du shampoing à longueur de journée.

Non, c'est la femme qui prépare la bombe. Pas lui.

(s'énervant) Mais évidemment que je me suis rapprochée d'elle, mais vous croyez que c'est facile ? Elle ne lâche jamais son dossier...

Enfin, si. Des fois, elle le lâche...

Quand elle est jalouse.

Tenez, il y a cinq minutes, j'étais à deux doigts de...

(s'énervant à nouveau) Mais dans ces moments-là elle devient complètement folle ! J'ai peur qu'elle m'arrache les yeux pour les faire bouillir dans de la soude caustique !

Non, mais vous ne la connaissez pas...

La rendre encore plus jalouse ? Non mais c'est une catastrophe nucléaire mondiale que vous voulez ?

(gênée) Enfin, oui je sais bien que c'est ce que vous voulez, mais c'est une façon de parler.

Votre objectif, c'est bien que notre pays ait la bombe, non ? Pas qu'elle soit aux mains d'une frustrée dépressive ?

Bon alors comment je fais moi ?

(déconfite) Sortir avec son mari ?

Oui, non bien sûr, ça fait partie de ma mission, mais...

Je vais voir ce que je peux faire, mais je prends des gros risques en faisant ça. J'espère que vous m'en serez reconnaissants.

Je veux que vous doubliez ma prime de risque.

Ah ben... C'est à prendre ou à laisser.

Ouais c'est ça.

(sans conviction) Notre peuple vaincra.

(elle raccroche)

Scène 5

Albert revient.

ALBERT : Ah ben vous êtes là, Tania, je vous cherchais.

ARYA : Arya.

ALBERT : Ah oui. Je confonds avec ma chèvre d'avant.

ARYA : C'est charmant !

ALBERT : Oui, une brave bête toute mignonne. Mais elle a fini chauve comme un œuf, la pauvre. La formule du shampoing n'était pas encore au point. *(Il prend sa pose inspirée)*. J'aurais dû la recycler en crème dépilatoire. Je suis sûr qu'il y a un marché. Vous êtes poilue, vous ?

ARYA : Quoi ?

ALBERT : *(sans aucune gêne, ne se rendant pas compte de son indélicatesse en regardant son entrejambe)* Non, mais je veux dire, vous êtes plutôt bien dégagé autour des oreilles ou la raie au milieu.

ARYA : *(offusquée)* Mais enfin, ça ne vous regarde pas !

ALBERT : Ah oui, j'oubliais, dans votre pays, c'est tabou...

ARYA : Mais dans le vôtre aussi, normalement !

ALBERT : Cuba, c'est ça ?

ARYA : L'Iran !

ALBERT : Ouais, l'Afrique, quoi, j'étais pas si loin. Bon, je vous offre un verre ?

ARYA : Un verre ?

ALBERT : *(il s'approche de ses fioles)* Oui, un petit verre entre collègues, ça se fait, vous savez dans les pays développés

ARYA : L'Iran est un pays développé, aussi. Ne me parlez pas comme à une demeurée.

ALBERT : *(il prend sa fiole bleue)* Dites-moi ce que vous pensez de ce breuvage. Il est fameux.

ARYA : *(s'approchant avec méfiance)* C'est le fruit d'une de vos recherches ?

ALBERT : Tout juste, la toute dernière. *(il en verse dans deux verres)*

ARYA : Mais si c'est comme votre shampoing qui n'est pas au point ?

ALBERT : Le défoliant ? Bah, aucun risque, je vous demande pas de l'enduire sur votre corps. *(il lui tend l'un des deux verres)*

ARYA : C'est peut-être pire en l'avalant (*elle prend le verre et le sent*).

ALBERT : Seulement si vous avez un cheveu sur la langue ! (*il se met à rire de plus en plus fort à sa mauvaise blague*). Ah ah ah ah !

ARYA : Ça sent le chocolat. Y en a dedans ?

ALBERT : Oui, mais pas que.

Elle s'apprête à goûter sous le regard implorant du chercheur.

ARYA : (*se ravisant*) Et vous, vous ne buvez pas ?

ALBERT : Moi, j'ai déjà goûté.

ARYA : Et alors ?

ALBERT : C'est pas très bon...

Elle repose le verre immédiatement, au grand dam du chercheur qui se rend compte de sa gaffe.

ALBERT : Non, mais ce n'est pas ce que je voulais dire ! (*lui tendant à nouveau le verre mais elle retourne à son bureau*) Goûtez s'il vous plaît !

ARYA : Je ne suis pas payée pour faire la chèvre goûteuse !

ALBERT : (*fâché d'échouer si près du but*) Entre nous, je me demande bien pourquoi vous êtes payée. Vous ne savez même pas résoudre une équation du second degré.

ARYA : (*fâchée aussi*) Je suis votre assistante ! Je suis censée gérer vos affaires administratives, vos commandes de matériel et de produits, parce que vous n'êtes pas fichu de remplir un bon de commande. Voilà à quoi je sers. Demandez à votre patronne...

Scène 6

Marie-Berthe, directrice du laboratoire, entre à ce moment.

ARYA : Justement : là voilà !

MARIE-BERTHE : C'est une catastrophe.

Albert range discrètement ses fioles pour éviter des questions gênantes de sa patronne.

ARYA : Que se passe-t-il madame ?

MARIE-BERTHE : Je reviens du Salon de la Recherche et de l'Innovation, vous savez, en présence du Président de la République lui-même.

ARYA : Oui, et bien. Il est arrivé quelque chose au Président ?

MARIE-BERTHE : (*étonnée*) Mais pas du tout, voyons !

ARYA : Ah mince...

MARIE-BERTHE : Pardon ?

ARYA : Non, rien. Mais alors que s'est-il passé ?

MARIE-BERTHE : Mais rien, justement, il ne s'est rien passé : j'espérais interpeller le Président sur nos conditions de financement de plus en plus difficile. J'allais lui mendier une subvention d'État pour ne pas avoir à mettre la clé sous la porte. Mais je n'ai pas pu l'approcher.

ARYA : A cause de ses gardes du corps ?

MARIE-BERTHE : Non ! A cause des petits fours ! Il n'a pas décollé du buffet. Il s'est envoyé une bonne vingtaine de petits vol-au-vent. Je n'ai pas eu le courage de l'interrompre, et de toute manière, il ne répondait à personne.

ARYA : Alors comment allez-vous faire ?

MARIE-BERTHE : Je l'ignore, mais c'est catastrophique. Il nous faut impérativement décrocher de nouveaux contrats, faute de quoi, je devrai trouver d'autres mesures d'économies. (*gênée*) Dans les frais de personnel par exemple...

ALBERT : Vous parlez d'elle ? (*il la montre du doigt*)

MARIE-BERTHE : Enfin Albert, un peu de tact, voyons. On n'annonce pas les choses comme ça.

ALBERT : Ah non, mais elle peut pas partir.

MARIE-BERTHE : Ah bon, mais pourquoi ça ?

ARYA : (*intriguée*) Oui, tiens, pourquoi ça ?

ALBERT : Ben... Parce qu'elle doit m'assister dans mes expériences.

MARIE-BERTHE : Tiens, oui, d'ailleurs, sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

ALBERT : Je... euh...

ARYA : Sur une boisson chocolatée.

ALBERT : Mais non, c'est à dire que ...

MARIE-BERTHE : Tiens ? Je n'ai pas souvenir d'avoir vu passer cette commande. Vous travaillez pour qui ? Coca-Cola ? Nestlé ?

ALBERT : C'est à dire que... c'est un petit peu plus compliqué que ça.

MARIE-BERTHE : Je sais que je n'ai plus touché à la chimie depuis longtemps, mais j'ai encore des notions. Vous pouvez m'expliquer. Dites-moi tout.

ALBERT : Non... C'est... Top-secret.

ARYA : (*s'approchant*) Ah ? Si c'est secret, ça m'intéresse.

MARIE-BERTHE : Pardon ?

ARYA : Je veux dire... Il faudrait peut-être mieux que je vous laisse ?

ALBERT : Non, c'est inu....

MARIE-BERTHE : Oui, laissez-nous, je vous prie.

ARYA : (*déçue*) Très bien...

Arya quitte la pièce.

MARIE-BERTHE : (*vérifiant que l'assistante est partie*) Alors, cher Albert, que complotez-vous donc dans votre coin ? (*enjouée*) J'espère que ça va nous rapporter gros. Expliquez-moi tout ça !

ALBERT : C'est que... C'est encore un peu tôt...

MARIE-BERTHE : Oui, mais moi, je dois prévoir. Nos finances sont dans un tel état que je dois savoir absolument sur quoi je peux compter. Vous comprenez, depuis votre shampoing qui mousse, vous n'avez pas fait grand chose. Et ce contrat-là nous rapporte si peu qu'il ne permettrait même pas de payer votre salaire. Les cosmétiques, en temps de crise, ce n'est pas ce qui marche le mieux.

ALBERT : Non mais là, ce n'est pas dans les cosmétiques.

MARIE-BERTHE : Tant mieux : l'alimentaire, c'est bien plus rentable : même affreusement sales, les gens doivent quand même bien manger. Et boire, bien sûr, puisque j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une boisson.

ALBERT : Non, mais ce n'est pas vraiment alimentaire non plus.

MARIE-BERTHE : Vous m'intriguez. Une boisson non alimentaire ?

ALBERT : Disons que c'est plutôt du... pharmaceutique.

MARIE-BERTHE : Ah ! Là, y a du pognon ! Enfin pardon. Je veux dire, la pharmacie, ça rapporte. Et ça soigne quoi ? Une maladie grave ? Le cancer ?

ALBERT : (*il a à peine le temps de répondre*) Eh bien...

MARIE-BERTHE : *(étonnée, mais enchantée)* Vous avez trouvé un remède contre le cancer ! Et vous ne me l'aviez pas dit.

ALBERT : C'est à dire que ce n'est pas encore finalisé...

MARIE-BERTHE : Mais finalisez ! Mon vieux. Finalisez vite ! Parce que si on attend sur l'autre avec son arme nucléaire liquide, là, *(elle indique la direction de son bureau)*, on va fermer boutique d'ici pas tard. Croyez-moi. Qu'attendez-vous pour mettre au point ?

ALBERT : C'est que j'aurais besoin de tester le produit sur une femme.

MARIE-BERTHE : Mais grand Dieu, je suis votre homme ! Enfin votre femme ! Faites-moi goûter ce breuvage chocolaté qui va sauver le monde ! *(elle regarde les fioles et s'en empare d'une)*

ALBERT : *(paniqué)* NON ! *(cherchant une excuse)* vous, vous n'êtes pas malade.

MARIE-BERTHE : Ah zut, oui. *(elle réfléchit un instant)* Si on m'avait dit un jour que je regretterais de ne pas être cancéreuse...

ALBERT : Je ne devrais pas vous le dire, mais...

MARIE-BERTHE : Assez de cachotteries, dites-moi tout ! Rendez-vous compte des millions que ça va nous rapporter... Et de tous ces gens qui vont échapper à la mort, même si c'est secondaire !

ALBERT : Tania...

MARIE-BERTHE : Arya ?

ALBERT : Oui, Arya.

MARIE-BERTHE : Eh bien ?

Il fait un geste consterné de la tête.

MARIE-BERTHE : Vous voulez dire que...

Il acquiesce tristement, du même geste.

MARIE-BERTHE : Elle l'a ?

Il répète son geste de compassion.

ALBERT : Je l'ai appris par hasard, en surprenant une de ces conversations téléphoniques...

MARIE-BERTHE : A son âge, la pauvre. Mais guérissez-là ! C'est votre devoir !

ALBERT : C'est qu'elle refuse de goûter au produit. Elle a peur des effets secondaires. Elle tient à ses poils.

MARIE-BERTHE : Ses poils ?

ALBERT : Je lui ai raconté, pour ma chèvre...

MARIE-BERTHE : Mais ça n'a rien à voir !

ALBERT : Je sais, mais vous savez comment sont les femmes !

MARIE-BERTHE : *(se levant)* Bon, je m'en occupe. Avant la fin de la journée, elle aura avalé votre potion miraculeuse.

ALBERT : *(la retenant)* Attendez ! Elle ne sait pas que je suis au courant. Il vaudrait mieux qu'elle ne comprenne pas que c'est un médicament, cela pourrait avoir un effet placebo qui nous empêcherait de savoir si ça fonctionne.

MARIE-BERTHE : Je comprends. Vous avez pensé à tout, hein ? Mais rassurez-vous, je vais y aller avec tact et discrétion.

Elle prend la porte en hurlant...

Arya ! Arya ma chérie vous n'avez pas soif, vous ? Il fait une chaleur à mourir ici !

Albert se frotte les mains en rejoignant son bureau. Le téléphone de l'assistante se met à sonner. Albert change de trajectoire pour aller décrocher.

ALBERT : Allô ?

Il s'interrompt et écoute son interlocuteur avec stupéfaction. Après un certain temps, il entonne une chanson paillarde avec une voix bien grasse :

ALBERT : La digue du cul en revenant de Nantes ! La digue du cul en revenant de Nantes ! De Nantes à Montaigu, la digue la digue ! De Nantes à Montaigu, la digue du cul !

Il écoute mais n'obtient pas de réponse. En raccrochant, il parle tout seul en montrant le combiné :

ALBERT : Un cinglé qui me chante « A la claire fontaine » au téléphone. Je vous jure, il y a des cas...

Scène 7

Josiane entre, son dossier toujours sous le bras.

JOSIANE : Tiens, mais je n'ai pas entendu la directrice, ici, tout de suite ?

ALBERT : Elle part à l'instant. Tu voulais la voir ?

JOSIANE : Oui. Cette mascarade d'arme nucléaire a assez duré, je vais tout abandonner.

ALBERT : Je ne sais pas si tu dois lui en parler aujourd'hui, elle est paniquée par l'état de nos finances.

JOSIANE : Je m'en fous. Il n'y a pas de raison que je sois seule à porter ça sur mes épaules. *(elle exhibe son dossier)* Regarde-moi : je n'ose même plus quitter mes formules ! Ça me stresse, ça me stresse, ça me stresse !

ALBERT : Que veux-tu que la directrice y fasse ?

JOSIANE : Qu'elle prenne ses responsabilités, bon dieu. Qu'elle m'achète au moins un coffre pour les mettre en sécurité. Ou alors, qu'elle prenne la décision de tout abandonner parce que c'est trop dangereux.

ALBERT : Ça n'y compte pas : elle ferait péter la planète si ça lui permettait de toucher une commission.

JOSIANE : Et mon Léon, pendant ce temps, qui va se saouler avec des copains.

ALBERT : Léon ?

JOSIANE : Mon mari.

ALBERT : Ah oui, Léon.

JOSIANE : Je l'appelle tout à l'heure, il me dit qu'il fait ça pour moi, pour que je n'aie pas de scrupules à travailler plus tard.

ALBERT : Il est quand même gentil. *(souriant)*

JOSIANE : C'est un connard ! *(sèchement)*

ALBERT : *(il sursaute)* Oui, ben c'est ce que je voulais dire.

JOSIANE : Je suis sûre qu'il en voit une autre.

ALBERT : Une autre quoi ?

JOSIANE : Une autre femme ! Idiot !

ALBERT : TE

JOSIANE : Quoi « TE » ?

ALBERT : « une autre femme idioTE » On accorde parce que le participe passé est avant.

JOSIANE : C'est toi qui est idiot. Pas la femme. Et il n'y a pas de participe passé dans ma phrase. Et c'est avec le COD qu'on accorde quand il est placé avant, et y en n'a pas non plus dans ma phrase. Comme quoi, tu es vraiment un idiot.

Silence.

ALBERT : On a le droit de faire des phrases sans COD ?

Arya entre.

ARYA : Ah Josiane, vous avez pu téléphoner à votre mari ?

JOSIANE : *(sèchement)* Oui, pourquoi ?

ALBERT : *(s'adressant à Arya)* Vous n'avez pas vu la directrice ? Elle vous cherchait.

JOSIANE : Ne change pas de sujet. Pourquoi elle s'intéresse à mon mari, celle-ci ?

ARYA : Non je n'ai pas vu la directrice. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a demandé de partir.

JOSIANE : Dites, vous faites exprès de ne pas me répondre ?

ARYA : Moi, mais pas du tout. Mais je n'ai rien à dire à propos de votre mari, je m'inquiétais à son sujet c'est tout.

JOSIANE : *(catégorique)* Une seule personne a le droit de s'inquiéter de mon mari, et c'est moi. Vous avez bien compris le message ?

ARYA : Très bien, très bien, mais dans ce cas, il faudra aussi prévenir votre mari pour qu'il arrête de m'appeler...

Josiane laisse tomber son dossier par terre et s'apprête à empoigner l'assistante par le col. La directrice arrive et l'en empêche.

MARIE-BERTHE : Mais que faites-vous là, malheureuse ! Vous n'êtes pas folle ? Lâchez-là immédiatement, la pauvre.

ARYA : *(Étonnée par tant de gentillesse de la part de la directrice)* Laissez madame, tout va bien. *(Elle se baisse discrètement pour ramasser le dossier de Josiane).*

JOSIANE : *(reprenant violemment son dossier)* Donnez-moi ça, petite peste !

ARYA : Je vous le ramassais gentiment...

MARIE-BERTHE : Mais vous avez perdu la tête, Josiane, regardez cette pauvre créature sans défense, comme vous l'agressez...

ARYA : *(limite vexée par tant de sollicitude)* Sans défense, il ne faut rien exagérer...

MARIE-BERTHE : Albert, offrez donc un petit remontant à cette demoiselle.

ALBERT : Volontiers... *(il va chercher un des verres)*

JOSIANE : Un remontant pour celle-là ? Et moi alors ?

MARIE-BERTHE : (*énervée*) Oh vous, occupez-vous de votre arme nucléaire. On n'en voit pas le bout de vos formules, et ça rapporte pas un rond...

JOSIANE : Et bien justement. Il faudrait qu'on en parle.

MARIE-BERTHE : Et bien pas maintenant. Arya doit d'abord prendre un petit remontant.

ARYA : Non, mais je vous assure ça va très bien.

JOSIANE : Et moi, ça ne va pas du tout ! Je veux me débarrasser de ce dossier au plus vite !

ARYA : Voulez-vous que je vous en débarrasse ?

JOSIANE : Ah vous ! Pas touche ! Non, je veux un coffre pour enfermer les formules.

MARIE-BERTHE : Un coffre ? Vous n'y pensez pas. Vous savez combien ça coûte ?

JOSIANE : Mais il y a de quoi faire exploser toute la Voie Lactée là-dedans. Vous ne croyez pas que ça demande un minimum de sécurité. Qui sait qui pourrait tomber dessus ?

MARIE-BERTHE : J'ai vu le Président et il a été catégorique : il préfère se goinfrer de vol au vent plutôt que de financer votre coffre fort. Alors si vous voulez être sûr que personne ne voit vos formules, mettez vos fesses dessus. Personne n'y fera plus attention. Pas même votre mari. Si vous voyez ce que je veux dire.

JOSIANE : Comment ? Ah mais je ne vais pas me laisser... (*Elle recule vers la porte*) Si vous croyez que... Je n'ai jamais rien entendu de... Alors là, c'est le...

ALBERT : Ah, elle recommence...

JOSIANE : (*se dirigeant vers la sortie*) Oh et puis toi avec tes.... Commence pas à me... Parce que sinon.

Elle sort enfin.

MARIE-BERTHE : Quelle pénible ! (*elle prend une chaise et s'assied*) Alors où en étions-nous. Ce petit remontant ? Albert ?

ALBERT : Voilà voilà !

ARYA : Je vous remercie mais je n'ai vraiment pas soif, je viens de prendre un café à l'instant...

MARIE-BERTHE : Allons ma petite... Comment vous sentez-vous ? Venez vous asseoir... (*s'adressant à Albert*) Dites donc, c'est vrai qu'elle a l'air pâle.

Albert essaie de faire diversion.

ALBERT : C'est l'émotion, ce sera passé après ce petit verre. *(il s'assied à son tour).*

Arya est seule debout, et flaire un danger, sans savoir lequel.

ARYA : Je suis virée, c'est ça ?

MARIE-BERTHE : Mais pas du tout voyons, qu'allez-vous imaginer ?

ARYA : Je ne suis qu'une charge financière pour vous, je ne rapporte rien...

MARIE-BERTHE : Comme s'il avait jamais été question d'argent ici. Voyons. Vous divaguez...

ALBERT : Puisqu'on vous dit que ce n'est pas ça. Allez, venez boire un coup.

ARYA : Il n'y a pas que du chocolat dans votre breuvage, il y a aussi de l'alcool fort, pour faire passer les mauvaises nouvelles.

MARIE-BERTHE : Mais pas du tout, voyons... *(elle réfléchit, puis s'adresse à Albert)* Il y a du chocolat dans votre truc ?

ALBERT : Oui.

MARIE-BERTHE : Oh, vous êtes génial, tout simplement génial.

ALBERT : *(en levant le doigt)* Mais pas que !

ARYA : Votre remontant, vous pouvez vous le garder. Par contre, je vous demanderai une dernière chose. J'aimerais terminer mon travail, pour partir la conscience tranquille.

MARIE-BERTHE : *(pour Albert)* Quelle petite courageuse !

ARYA : Mais je dois aller voir Josiane pour ça, c'est elle qui m'a confié ce travail.

Elle sort.

MARIE-BERTHE : Vous avez vu cette dignité devant la mort prochaine ? Se sachant condamnée, elle veut régler ses comptes avec Josiane pour partir la conscience tranquille. Albert, vous DEVEZ la sauver.

ALBERT : Mais moi je ne demande que ça !

MARIE-BERTHE : Vous devez la sauver, ET... *(elle se lève)* il faut que ça rapporte de l'argent. Rapidement, parce que nous sommes dans le rouge. Sans ce remède miracle, vous devrez retourner enseigner à la faculté.

ALBERT : Ah non ! Pas l'enseignement. C'est tous des crétins !

MARIE-BERTHE : Je sais : mon fils est étudiant.

ALBERT : Mais je parlais des profs aussi !

MARIE-BERTHE : (*elle se dirige vers la sortie*) Il faudra faire avec. Sauf si vous arrivez à convaincre la petite de boire votre potion.

Elle sort. Albert parle maintenant tout seul.

ALBERT : Me voilà embarqué dans une histoire bien compliquée. (*Il prend sa pose de réflexion intense*). Voyons... Que l'assistante boive ma potion ou non ne changera rien à l'avenir du laboratoire, puisque tout le monde sait que ça ne va pas la guérir du cancer, qu'elle n'a pas, du reste. La seule qui puisse encore changer quelque chose à ça, c'est Josiane, en vendant son arme nucléaire à des militaires. Mais tant qu'elle est dans cet état de nervosité avec son mari ... Machin, là, j'ai oublié son nom... elle ne pourra pas avancer sur son projet, et je vais finir devant un amphithéâtre de boulets qui ne comprennent rien à ce que je dis... Oui bon, un peu comme ici.

Il faut que je règle ça. Heureusement, ma parfaite connaissance des relations humaines me permet de réaliser des prodiges dans ce domaine.

Il se dirige vers son téléphone et compose un numéro.

Oui, Josiane ?

Ah, ça tombe bien, je te cherchais.

Dis-moi, tu peux venir dans mon bureau ? la directrice souhaitait s'excuser pour tout à l'heure. Oui, elle serait prête à t'acheter un coffre, finalement... Mais viens, elle veut te parler de tout ça. D'accord. Merci.

Il raccroche puis court vers la porte pour appeler l'assistante :

Tania ! Euh... Arya ! Venez ! Vite. Téléphone pour vous !

En coulisse, on entend l'assistante qui répond « Oui, oui, j'arrive ».

Albert se dissimule derrière un meuble pour entendre la conversation entre les deux femmes.

Scène 8

Josiane entre, son dossier à la main et s'étonne de ne voir personne, puis Arya arrive en courant et tombe nez à nez avec la chercheuse.

ARYA : Ah, excusez-moi, on m'appelle.

JOSIANE : (*Ton froid*) Pourtant votre téléphone est raccroché.

ARYA : (*vérifiant*) Ah tiens, oui, c'est bizarre. Albert vient de m'appeler. Il n'est pas ici ?

JOSIANE : (*toujours sur ce ton froid*) Non, et vous, vous n'avez pas vu la directrice par là ?

ARYA : Ah non, non, je ne crois pas...

JOSIANE : *(s'apprêtant à partir)* Dans ce cas, je vais aller voir dans son bureau.

ARYA : Non, attendez, j'ai à vous parler.

JOSIANE : Je crois que nous n'avons pas grand chose à nous dire...

ARYA : Si, si, c'est important. Ecoutez-moi, je vous en prie.

JOSIANE : Je vous écoute.

ARYA : Venez vous asseoir, d'abord. *(Elle l'invite à s'asseoir sur une chaise).*

JOSIANE : *(s'asseyant)* Et bien allez-y : parlez !

ARYA : Il faut que vous me promettiez de garder votre calme.

JOSIANE : Je ne suis pas capable de promettre ce genre de chose.

ARYA : *(se tenant à bonne distance de la chercheuse)* Voilà je voulais vous avouer, avant de partir...

JOSIANE : Vous partez ?

ARYA : Vous n'êtes pas au courant ? A cause des restrictions budgétaires, le laboratoire ne peut plus financer mon poste. La directrice n'a pas encore osé me le dire en face mais ça ne fait plus aucun doute.

JOSIANE : Si vous pensez que je vais m'apitoyer sur votre sort, vous vous trompez lourdement.

ARYA : Il ne s'agit pas de ça, mais... de votre mari.

JOSIANE : *(sursautant)* Mon mari, encore !

ARYA : Voilà, je voulais vous dire, avant de partir : j'ai eu une aventure avec lui.

JOSIANE : *(estomaquée, elle laisse tomber son dossier)* Oh !

ARYA : *(étonnée par si peu de réaction)* Mais puisque je pars, bien sûr je vais mettre un terme à notre relation...

Silencieusement et calmement, Josiane se lève, puis empoigne la chaise sur laquelle elle était assise, la soulève au-dessus de sa tête et commence à menacer l'assistante.

JOSIANE : *(s'approchant d'elle)* Mais je vais lui pulvériser la gueule à coup de chaise !

De sa cachette, Albert se demande s'il doit intervenir. Il hésite, mais finalement se cache à nouveau.

ARYA : Mais j'avais autre chose à vous dire.

JOSIANE : Dépêchez-vous avant que je vous démonte la mâchoire !

ARYA : *(se dépêchant avant de prendre un coup)* En ce moment même, il n'est pas au bar avec des copains.

JOSIANE : *(décontenancée)* Ah oui ? Et où est-il ?

ARYA : Dans... le bureau de la directrice.

Josiane repose la chaise d'un coup. Abattue par la nouvelle.

JOSIANE : De quoi ?!

ARYA : Vous m'avez bien entendue : avec la directrice, en ce moment. Entre nous, je pense que ce n'est pas étranger au fait que je sois virée. J'étais une concurrente gênante, pour elle...

JOSIANE : La garce ! C'était donc ça, ses réflexions déplaisantes. De la jalousie ! Mais c'est MON mari ! Je ne le partage pas ! Avec personne !

Elle court vers la porte. Laisant son dossier par terre.

Quant à vous, ne bougez pas de là, je vous fracasse la tête dans une minute.

ARYA : Je vous en prie...

Josiane sort. Arya vérifie qu'elle est loin, ramasse le dossier par terre et s'empresse de téléphoner.

ARYA : Allô... euh... *(chantonnant trop vite)* Il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja... ja... jamais navigué, qui n'avait ja... ja... jamais navigué, ohé ohé... *(chuchotant)*
Franchement, c'est ridicule ce code...

Bon, en tout cas, ça y est, j'ai la formule.

Oui. Mais je n'ai pas beaucoup de temps, la folle va revenir.

Vous êtes prêts ?

Elle ouvre le dossier et dicte la formule.

De l'oxyde de plomb, 12 grammes.

De l'ammonium peroxydé, 5 grammes.

Du carbone 14.

De la limaille de fer.

Du bleu de méthylène.

Vous laissez mijoter en vérifiant que ça n'attache pas à la casserole.

Et voilà. C'était tout simple...

Vous avez bien noté ?

Je raccroche, sinon, je vais me faire trucider par la vieille.

Elle raccroche, puis se sauve en courant après avoir remis le dossier là où il était tombé. Albert attend quelques secondes puis sort de sa cachette en se frottant le menton de désarroi. Il s'approche de la chaise.

ALBERT : Et bien dites-moi... J'ai failli intervenir tout à l'heure, ça a chauffé. J'ai bien cru qu'elle allait abîmer ma chaise.

FIN DU PREMIER ACTE

(Acte II)

Scène 1

Josiane est avachie sur une chaise, presque inconsciente, Albert et Marie-Berthe lui font de l'air avec des dossiers. Marie-Berthe est coiffée d'un énorme pansement.

MARIE-BERTHE : Vous voyez où ça vous mène de vous mettre dans un état pareil ?

ALBERT : Sans compter que tu aurais pu drôlement abîmer ma chaise.

MARIE-BERTHE : Oh, elles sont solides. *(Elle touche son pansement sur la tête en guise d'explication).*

ALBERT : N'empêche, je n'aime pas quand on s'en prend au matériel. Après comment on bosse, nous ?

MARIE-BERTHE : *(s'arrêtant un instant d'éventer)* Mais vous n'avez donc aucune humanité ?

ALBERT : Si, mais c'est l'humanité qui ne veut pas de moi. *(en disant cela, il évente d'un peu trop près Josiane qui se prend un coup de dossier sur le crâne).*

JOSIANE : Aïe !

MARIE-BERTHE : Dieu soit loué, elle revient à la vie. J'ai eu peur qu'on soit obligés d'appeler les pompiers, ils auraient été capables de nous facturer l'intervention.

JOSIANE : *(se réveillant d'un coup)* Elle est où la salope ?!

Marie-Berthe et Albert cessent de faire de l'air.

ALBERT : Laquelle ?

MARIE-BERTHE : *(outrée, regardant Albert)* Comment ça, laquelle ?

ALBERT : Non mais j'essaie de suivre le fil de ses pensées.

MARIE-BERTHE : *(s'adressant cette fois à Josiane, rassurante)* Calmez-vous ma petite Josiane, tout va bien se passer. Vous avez été victime d'une petite hallucination, vous avez cru que votre mari était sous mon bureau. Mais c'était une erreur.

ALBERT : *(plaisantant)* Il était dans l'armoire en fait.

MARIE-BERTHE : Taisez-vous donc !

ALBERT : Boah, je plaisante...

JOSIANE : C'est l'assistante qui m'a dit ça. Je ne l'ai pas inventé.

MARIE-BERTHE : La pauvre. Sans doute des effets secondaires de sa maladie.

JOSIANE : Sa maladie ?

MARIE-BERTHE : Albert a découvert qu'Arya était très malade.

JOSIANE : *(s'adressant à Albert)* Tu ne m'as jamais dit ça.

ALBERT : Je... Je voulais te faire la surprise.

MARIE-BERTHE : Elle a sûrement des accès de délire. Oh... Albert, il faut absolument que vous la sauviez.

ALBERT : C'est qu'elle ne se laisse pas faire, vous l'avez vue.

JOSIANE : La sauver ? Albert ? Vous voulez dire la sauTer ?

MARIE-BERTHE : Mais enfin Josiane, vous ne pensez qu'à ça ?

ALBERT : Oui, Josiane, ça me choque venant de toi. *(il se lève et marche en direction de son bureau)*

JOSIANE : C'est que... Mon mari ne me fait plus rien. Ça commence à me taper sur le système.

MARIE-BERTHE : Bon, Albert, vous n'avez pas une de vos potions magiques pour calmer Josiane ?

ALBERT : *(il regarde ses fioles)* Ah non, moi j'ai rien qui calme. Que des trucs qui énervent. Si vous voulez j'ai de la Vodka concentrée *(il montre son récipient en métal spécial)*, mais je ne sais pas si...

MARIE-BERTHE : Ne dites donc pas de sottises. Non, Josiane, venez dans mon bureau, je vous fais infuser une camomille.

(elle prend le bras de Josiane autour de son cou et l'aide à marcher jusqu'à la porte)

Scène 2

ALBERT : *(à Marie-Berthe qui est déjà partie)* Et si vous voyez Arya, dites-lui bien de venir prendre son médicament ! *(il montre du doigt l'un des deux verres encore rempli de liquide bleu)*.

(pour lui-même en examinant le verre) A la réflexion, je me demande si c'est une bonne idée. Quelques gouttes de ce breuvage contiennent l'équivalent de douze boîtes de Viagra. Est-ce que ça ne va pas être un petit peu surdosé ?

Un homme en costume et cravate, avec une malette à la main, débarque dans la pièce en courant, apparemment complètement perdu.

FRANCOIS : Quoi, c'est là ? (*dit-il en direction de la porte d'où il vient*)

Albert, les mains sur les hanches, observe l'homme sans rien dire. Le président se rend compte de sa présence, reprend une contenance de chef d'état, et s'adresse à lui :

FRANCOIS : (*s'approchant de lui pour lui serrer la main*) Bonjour monsieur, excusez mon entrée fort peu académique, mais il s'agit d'une question de sûreté nationale.

ALBERT : (*en lui serrant la main*) Vous êtes un garde du corps de Johnny Hallyday ?

FRANCOIS : (*décontenancé par cette question*) Je... De quoi ? Je suis le président de la république, en visite dans la région ! Vous ne me reconnaissez pas ?

ALBERT : Vous avez fait quoi comme étude ?

FRANCOIS : (*se demandant sur quel individu il est tombé*) C'est à dire ? Ben j'ai fait l'ENA, comme tout le monde !

ALBERT : Connais pas.

FRANCOIS : Vous ne connaissez pas ... ? Enfin bon, ça n'a aucune importance. Vous savez peut-être... Enfin non, vous ne le savez pas, mais j'étais en visite dans la région et ...

ALBERT : Si, si, je le savais ça.

FRANCOIS : (*étonné*) Ah ! Donc, figurez-vous que...

ALBERT : Même que vous avez vandalisé les petits fours, selon ma directrice.

FRANCOIS : Quoi ? Mais pas du tout ! Je... Enfin bref, je n'avais pas prévu de venir ici, mais figurez-vous que mes services secrets ont reçu une alerte nucléaire.

ALBERT : Comment vous le savez ?

FRANCOIS : De quoi ?

ALBERT : Si c'est secret, comment vous le savez ?

FRANCOIS : Les services secrets travaillent pour moi, voyons !

ALBERT : Et eux ils le savent qu'ils travaillent pour vous ? Je veux dire, c'est un secret aussi, ça ?

FRANCOIS : Ecoutez, laissez-moi expliquer la situation, vous allez tout comprendre.

ALBERT : C'est ce que je dis aussi à mes étudiants, mais je n'en crois pas un mot.

FRANCOIS : (*embrouillé*) Vos étudiants ? Enfin, ce n'est pas mon problème. Nous avons reçu une menace nucléaire de la part d'un pays étranger, la procédure impose de mettre

le président à l'abri, or, le seul abri anti-atomique de la région se trouve dans votre laboratoire. Car je crois que vous travaillez sur le nucléaire ?

ALBERT : Moi ? Non. Moi je fais du shampoing qui mousse.

FRANCOIS : *(éberlué)* Du shampoing ? Mais il doit y avoir une erreur, on m'a dit que ce labo était sur le point de trouver une arme nucléaire liquide, et à ce titre, que vous aviez une zone protégée par des cloisons en plomb.

ALBERT : Ah non, le plomb, je l'ai enlevé.

FRANCOIS : Vous avez fait quoi ?!

ALBERT : Le plomb qu'il y avait dans les murs, je l'ai récupéré parce que j'en avais besoin pour faire mon shampoing qui mousse beaucoup.

FRANCOIS : Mais... Mais alors, cet endroit n'est absolument pas protégé contre les attaques nucléaires ?

ALBERT : Non, mais par contre, on a une hygiène irréprochable.

Sans lâcher sa valise, le président s'assied sur une chaise près du bureau d'Albert. Il voit les deux verres de liquide bleu.

FRANCOIS : Vous permettez ? *(en montrant l'un des deux verres).*

Il boit le verre cul-sec. Puis attaque le second de la même manière, sans laisser le temps à Albert de réagir.

ALBERT : A votre santé !

FRANCOIS : La vache, ça fait du bien. Mais il y a du chocolat là-dedans ?

ALBERT : Oui, mais pas que.

FRANCOIS : Bon, où en étais-je ?

ALBERT : Je crois que ça n'a plus grande importance maintenant.

FRANCOIS : Qu'est-ce que vous voulez dire ? *(il commence à desserrer sa cravate).*

ALBERT : Je pense que vous allez revoir vos priorités dans les minutes qui viennent.

FRANCOIS : Comment ? Mais bon sang qu'est-ce qu'il fait chaud, ici ! *(Il déboutonne sa chemise)* Non ?

ALBERT : *(il prend un calepin sur son bureau et se recule un peu pour observer les réactions du président)* Ça vous dérange si je prends des notes ?

FRANCOIS : Des notes ? Mais... *(il se tâte l'entrejambe)* Qu'est-ce que vous m'avez fait

boire, au juste ?

ALBERT : Vous avez des antécédents cardiaques ?

FRANCOIS : Des... ? Non, je... *(il se lève d'un coup)*

ALBERT : Alors, ça devrait bien se passer

FRANCOIS : *(transpirant)* Wow ! Vous... Vous avez des toilettes quelque part ? Vite ? *(il lâche sa mallette)*

ALBERT : *(tout en notant sur son calepin)* Par là *(il indique une porte)*.

FRANCOIS : *(tout en commençant de se déshabiller il court vers la sortie)* Merci !

Il sort, et peu de temps après, on entend un bêlement des coulisses.

Béééé Béééé !

ALBERT : Ah non ! Pas biquette ! Vous allez me l'abîmer !

Béééé Béééé !

ALBERT : Je n'aime pas qu'on casse le matériel.

Il regarde par la porte, faisant des grimaces et ne sachant pas s'il doit intervenir ou pas.

Béééé Béééé !

ALBERT : Bon, ben je vous laisse dans l'intimité, hein ? *(Il referme la porte)*

Scène 3

Marie-Berthe entre dans la pièce par une autre porte.

MARIE-BERTHE : Voilà, j'ai calmé Josiane, elle s'est assoupie dans mon bureau, mais qu'est-ce que c'est que ce vacarme ici ?

ALBERT : *(nonchalant, mettant au propre ses notes)* Ça ? Oh, c'est rien, c'est le président.

MARIE-BERTHE : Le président ?!

ALBERT : Oui. Celui de la république.

MARIE-BERTHE : Mais mon dieu, mais mon dieu, mais qu'est-ce qu'il fait là ? Et le labo qui est tout en désordre ?

ALBERT : Je n'ai pas tout compris, mais il paraît que c'est un secret de ses services...

MARIE-BERTHE : Ils ont finalement décidé de nous rendre visite par surprise ! Mais alors, c'est qu'il envisage de nous accorder une subvention, peut-être ?

ALBERT : C'est peut-être pour ça qu'il a apporté une mallette ? *(il montre la valise abandonnée)*

MARIE-BERTHE : Une valise de billets ! *(elle saute sur la mallette et se met à la caresser doucement)*

ALBERT : Enfin, je dis ça, moi j'en sais rien.

MARIE-BERTHE : Et si on l'ouvrait pour être sûrs ?

ALBERT : *(il observe la mallette)* Impossible, elle est verrouillée *(il retourne à ses notes)*

MARIE-BERTHE : Merde ! Euh, pardon. Flûte !

Marie-Berthe observe la mallette sous toutes ses coutures, elle la secoue, écoute ce qu'il y a l'intérieur, essaie de l'ouvrir.

ALBERT : *(observant son manège)* Vous voulez savoir ce qu'il y a dedans ?

MARIE-BERTHE : *(avec le ton d'une gamine capricieuse)* Oh oui, s'il vous plaît Albert, dites-moi ce qu'il y a dedans !

ALBERT : On pourrait essayer de regarder avec ceci. *(il sort un appareil de son tiroir, une sorte de paire de jumelles ou de microscope)*

MARIE-BERTHE : Qu'est-ce que c'est ?

ALBERT : Un truc comme dans les aéroports. Vous savez, pour vérifier que les bagages ne contiennent pas d'armes. Enfin, la même chose en miniature.

MARIE-BERTHE : Si j'avais su que vous achetiez un bidule pareil, j'aurais sûrement refusé de payer la facture, mais aujourd'hui, je le regretterais. Allez, en avant, dites-moi ce qu'il y a là-dedans !

ALBERT : Attendez, et s'il nous surprenait ?

MARIE-BERTHE : Mais non, allez ! *(puis réfléchissant)* Mais c'est vrai, au fait où est-il ?

ALBERT : Il a eu une... une envie pressante.

MARIE-BERTHE : Avec ce qu'il a mangé tout à l'heure, ça ne m'étonne qu'à moitié. Allez ! On a le temps !

Albert installe son matériel sur la mallette, à plat sur son bureau. A peine installé, Marie-Berthe le questionne.

MARIE-BERTHE : Alors alors ! C'est quoi ?!

ALBERT : Minute, je ne vois pas bien.

MARIE-BERTHE : *(s'énervant)* Mais bon sang ! Vous allez me dire ce que c'est ?!

ALBERT : Des billets...

MARIE-BERTHE : Des billets !

ALBERT : Oui, mais...

MARIE-BERTHE : *(en transe)* Une pleine valise de billets ! Jésus est parmi nous !

Scène 4

Le président entre, en caleçon, chemise ouverte, son pantalon à la main et presque entièrement couvert de mousse.

FRANCOIS : Dites donc, qu'est-ce qu'elle mousse, la chèvre, mais qu'est ce que vous lui avez fait ?

ALBERT : *(lâchant son appareil et courant vers la porte)* Biquette ! *(il sort)*

Marie-Berthe s'éloigne de la mallette et reprend une contenance normale.

MARIE-BERTHE : Monsieur le président, je suis heureuse de votre visite.

FRANCOIS : *(tout en se rhabillant et essayant de retirer la mousse)* Je vous demande une petite seconde, je remets mon pantalon et je suis à vous.

MARIE-BERTHE : Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ?

FRANCOIS : Honnêtement, je préfère ne pas en parler.

MARIE-BERTHE : Je vois, c'est un secret d'état ?

FRANCOIS : Un... De quoi ?

MARIE-BERTHE : C'est bon, j'ai compris.

FRANCOIS : Vous avez bien de la chance, parce que moi depuis que je suis arrivé ici, je ne comprends plus rien à rien.

MARIE-BERTHE : Mais pourquoi êtes-vous ici au juste ? *(elle tapotte la mallette)*

FRANCOIS : Et bien, figurez-vous que nous sommes en pleine alerte nucléaire nationale et que...

MARIE-BERTHE : Une alerte nucléaire ? Mince, et moi qui ai pendu ma lessive dehors ce

matin !

FRANCOIS : Votre lessive ?

MARIE-BERTHE : Mais rassurez-moi (*elle pose la main sur la valise*). Ça ne remet pas en cause notre petite subvention ?

FRANCOIS : Votre... (*il s'aperçoit qu'elle touche sa mallette*). Lâchez-ça, madame ! C'est la propriété de l'État Français.

MARIE-BERTHE : (*tout sourire*) Provisoirement, provisoirement...

FRANCOIS : Mais comment ça ? (*il reprend sèchement sa mallette*) Ce n'est pas provisoire du tout !

MARIE-BERTHE : Vous me faites marcher. Pourquoi seriez-vous venu dans ce labo avec une valise pleine de billets si ce n'était pas pour financer nos recherches ?

FRANCOIS : Mais si vous saviez comme je m'en cogne de vos recherches...

MARIE-BERTHE : (*faisant la sourde oreille*) Vous savez quand je vous ai vu tout à l'heure à la réception, je me suis fait une toute autre image de vous. Je vous croyais distant, un peu prétentieux, désagréable, presque. Mais je me rends compte maintenant que vous savez prendre les bonnes décisions.

FRANCOIS: (*flatté*) C'est vrai ?

MARIE-BERTHE : Et c'est pour échapper aux caméras et faire ça en toute discrétion que vous êtes venu ici en personne pour nous apporter votre aide financière.

FRANCOIS : Voilà... (*puis se rendant compte*) Mais non, mais non, mais pas du tout !

MARIE-BERTHE : Mais si, mais si... Alors... (*elle touche la mallette*) Y a combien ?

FRANCOIS : (*retirant la valise pour ne pas qu'elle la touche*) Mais enfin madame...

MARIE-BERTHE : 100.000 ?

FRANCOIS : Mais puisque je vous dis que...

MARIE-BERTHE : (*l'oeil illuminé*) 200.000 ?!

FRANCOIS : (*s'énervant*) STOP ! (*il s'éloigne de Marie-Berthe avec la valise et cherche un moyen de gagner du temps*). Ecoutez-moi... Effectivement, je suis venu pour vous donner de l'argent.

MARIE-BERTHE : (*euphorique*) Aah ... Je le savais.

FRANCOIS : MAIS ! Avant d'avoir un sou, il va falloir me prouver que votre labo œuvre pour le bien commun, et que tout ici est convenablement géré.

Silence pesant. François réajuste ses vêtements, fier d'avoir pu reprendre la situation en main. Marie-Berthe perd son sourire, et reprend elle aussi une contenance normale, moins euphorique.

MARIE-BERTHE : Très bien. Je vais vous présenter l'équipe. Des gens sérieux, vous allez voir, et toujours préoccupés par la bonne utilisation des deniers publics.

Scène 5

Arya entre en courant poursuivie par Josiane qui tient une chaise au-dessus de sa tête.

JOSIANE : SAAALOOOOOPE !

ARYA : Aaaahhh !

Arya se réfugie derrière le président, Josiane devient menaçante avec sa chaise.

MARIE-BERTHE : Mais ça suffit de jeter des chaises à la tête des gens, Josiane. Enfin ! Un peu de tenue ! Tout de même ! Devant le président de la république !

JOSIANE : *(calme, au président)* Bonjour monsieur. *(énervée, à Arya)* Viens ici, poufiasse !

MARIE-BERTHE : Silence ! *(s'adressant au président, avec un ton commercial)* Josiane travaille actuellement sur une arme très prometteuse et qui va détruire de nombreuses vies humaines, comme les militaires aiment ça.

FRANCOIS : Intéressant. C'est donc vous qui êtes spécialiste du nucléaire ?

JOSIANE : *(baissant un peu sa chaise)* Oui, et c'est bien du souci, vous savez. D'ailleurs, je ne quitte jamais mon...

Elle lâche la chaise, fouille ses poches, regarde partout...

JOSIANE : Mon dossier ! J'ai perdu mon dossier top secret qui contient la formule de l'arme nucléaire liquide !

MARIE-BERTHE : *(essayant de sauver les meubles)* D'ordinaire, Josiane est très sérieuse, mais des petits soucis familiaux nuisent quelque peu à sa concentration ces jours-ci. Bien sûr, ça n'enlève rien à sa fameuse trouvaille qui pourrait faire, si elle était bien utilisée, des millions de morts.

JOSIANE : Ah bon sang le voilà ! *(elle trouve le dossier qui était toujours par terre, le ramasse, l'embrasse)* Ouf. La trouille que je me suis foutue !

FRANCOIS : Ce n'est pas un peu dangereux de laisser vos dossiers par terre ?

MARIE-BERTHE : Pensez-vous ! Jamais personne ne viendrait les chercher là, justement. *(enchaînant)* Et je vous présente Arya, notre fidèle assistante.

JOSIANE : Fidèle ?

MARIE-BERTHE : (*à Josiane*) Silence. (*à Arya*) Allons, lâchez le costume du président et montrez vous un peu.

ARYA : (*ayant peur de Josiane*) Vous êtes sûre que...

MARIE-BERTHE : Arya est notre jeune assistante, la dernière arrivée et qui nous donne un fameux coup de main quand il s'agit de... Par exemple quand... Qu'est-ce que vous faites au juste Arya ? Répondez au président voyons !

ARYA : Je m'occupe de toute la partie administrative du labo. Les commandes, les factures...

FRANCOIS : Très bien, très bien. C'est très utile dans une entreprise, d'avoir des gens qui s'occupent des formalités...

ARYA : Pourtant, la directrice veut me virer...

FRANCOIS : Ah bon ?

MARIE-BERTHE : Comment ? Mais non, mais pas du tout !

ARYA : Oh vous fatiguez pas... De toute façon, je n'ai plus rien à faire ici...

Scène 6

Albert entre.

ALBERT : Ah si ! Vous avez encore des choses à faire !

MARIE-BERTHE : Et voici donc Albert, notre spécialiste de la concentration.

FRANCOIS : Ah ! Je ferai appel à vous si on doit faire des camps.

Silence glacial.

FRANCOIS : Non mais je plaisante, oh, tout de suite...

ALBERT : J'ai pas compris moi. La blague ?

MARIE-BERTHE : Albert s'est rendu célèbre par sa formule du shampoing qui mousse beaucoup.

FRANCOIS : Ah, c'est ça. Biquette...

Depuis les coulisses : Bêêêê

MARIE-BERTHE : Mais son nouveau projet top-secret va nous permettre de relancer

l'activité du laboratoire.

FRANCOIS : C'est très bien, je vois que vous êtes autonome financièrement, donc...

MARIE-BERTHE : *(corrigeant)* Mais il nous manque un petit coup de pouce pour mettre au point et stabiliser le produit. Ce pourquoi vous êtes venu, je crois ?

FRANCOIS : Attendez, attendez. *(cherchant à gagner du temps)* Tout dépend de quoi on parle... Vous me dites que c'est un produit miracle, moi je demande à voir. Il s'agit de quoi exactement ?

MARIE-BERTHE : Et bien...

ALBERT : *(la coupant)* Non ! On peut pas dire.

MARIE-BERTHE : Enfin, Albert, il faut bien le dire au président.

Albert montre des yeux Arya, se voulant discret, mais ne l'étant absolument pas. Marie-Berthe finit tout de même par comprendre. Arya, elle, ne comprend rien à ce qui se passe.

MARIE-BERTHE : Ah oui, bien sûr, il ne faudrait pas que..

ARYA : Il ne faudrait pas que quoi ?

ALBERT : Il ne faudrait pas croire que ça se fait comme ça. Il nous faut encore... *(il cherche des idées)* de l'argent. Pas mal d'argent.

MARIE-BERTHE : *(prenant à témoin le président)* Là, vous voyez !

FRANCOIS : Mais vous croyez qu'on se déplace toujours avec des valises de billets ?

Tous les regards se tournent sur sa mallette.

FRANCOIS : Oui, non, mais je vois ce que vous voulez dire, mais ce n'est pas ce que vous croyez.

MARIE-BERTHE : Alors, négocions !

FRANCOIS : Il n'y a rien à négocier !

MARIE-BERTHE : *(hurlant faisant sursauter le président)* NEGOCIONS !

FRANCAIS : *(prenant peur)* Mais... Sur quelle... Sur quelles bases ?

MARIE-BERTHE : Venez vous asseoir. *(elle l'invite à s'asseoir autour du bureau d'Albert, s'y installe elle aussi)* Albert, vous nous parliez de vodka tout à l'heure ? Je crois que c'est le moment de la sortir.

ALBERT : *(accourant vers ses fioles)* Voilà, voilà, j'arrive.

FRANCOIS : *(s'approchant de la table des négociations et s'asseyant l'air confiant)* Si vous comptez me saouler, je vous préviens, j'ai fait le salon de l'agriculture.

Albert sort sa fameuse fiole en métal renforcé, la manipule avec précaution, la pose délicatement sur la table, sort deux verres. Puis il se dirige vers la sortie, mais pendant ce temps, le président s'est servi un verre plein et l'a avalé d'une traite.

ALBERT : *(Sans se retourner, il sort en disant)* Je vais chercher de l'eau pour diluer... Surtout, ne touchez à rien !

Il sort.

Scène 7

Le président repose son verre sèchement sur la table. Puis d'une voix déjà étouffée et rocailleuse :

FRANCOIS : Diluer quoi ?

Puis il se met à expirer avec force, en tapant de la main sur la table. Il tousse. Se lève. Regarde le verre, puis la bouteille.

FRANCOIS : *(voix étouffée)* Bon sang mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?! De l'acide ? C'est en train de me brûler l'œsophage.

Il se tâte le sternum comme pour empêcher le liquide de descendre plus bas, puis l'ivresse le prend d'un coup, il monte sur le bureau et tend les bras vers le ciel.

FRANCOIS : TOVARITCH ! PRAVDA ! GLASTNOTZ !

(il saute du bureau et court à l'autre bout de la pièce)

Allez, on danse les filles ?

(il essaie d'attraper Josiane mais il marche tellement peu droit qu'il la manque).

La vache ! Qu'est-ce que ça penche chez vous !

(il essaie tant bien que mal de tenir debout)

Attention ! Le plafond !

(il se baisse pour éviter un obstacle imaginaire puis se relève).

On a eu chaud.

(il cherche quelque chose du regard dans la pièce)

ARYA : Vous avez perdu quelque chose ?

FRANCOIS : Che... Je crois que j'ai perdu mon cheval, mademoiselle.

ARYA : *(elle s'approche de lui et essaie de l'empêcher de tanguer)* Vous devriez peut-être vous asseoir, vous allez vous faire mal.

FRANCOIS : Pas question. *<hoquet>* Vous croyez qu'on n'a... n'a jamais connu ça, lors des soirées érect... élitre... électorales ? Je peux vous dire qu'en 2002, on... on n'était pas fiers. Vous savez ce qu'il a fait ? Mon cop... Mon copain Lionel ? Vous savez ce qu'il fait ?

ARYA : Non.

FRANCOIS : Il a vomi dans... vomi dans l'urne. Le... le copain Lionel. Jamais vu une cuite pareille. Il avait de la... de la buée sur les lunettes.

ARYA : Vous aviez gagné l'élection ?

FRANCOIS : *(avec la voix qui mue sous l'effet de l'alcool)* Perdu ! Complètement perdu. Dès le premier tour en plus. Éliminés comme des malpropres. Dehors *(il fait un geste brusque qui manque de le déséquilibrer, il est retenu par Arya)*. Alors, vous comprenez, il fallait boire pour oublier, on est descendus dans la réserve du Finistère... du Ministère. On a pris... deux ou trois caisses *(il indique 5 de la main)*. Pas plus...

Il lâche Arya et se dirige vers le bureau, il semble marcher dans la neige avec un vent de face incroyable. Il arrive au bureau et se saisit de la bouteille en métal.

Allez, je me ressers une lampée de Roundup.

Il boit directement à la bouteille, la repose d'un coup sec puis s'écroule par terre, les bras en croix.

Scène 8

Albert revient avec une carafe d'eau.

ALBERT : Voilà voilà voilà... Une goutte dans un verre, et on remplit d'eau...

Il voit le président à terre.

ALBERT : Mais ! Il y a encore des chaises qui ont volé, ici ?

MARIE-BERTHE : Il a goûté votre breuvage. Ça lui a fait un sacré effet.

ALBERT : De l'effet ? S'il en a bu une seule gorgée, il y a de bonnes chances qu'il soit mort !

ARYA : Il en a bu au moins deux verres !

ALBERT : Deux verres ?! Mais vous êtes pas cinglées, les filles ?

MARIE-BERTHE : Mais on n'a rien fait, nous, c'est lui qui s'est servi tout seul.

ALBERT : Bon... Qu'est-ce qu'on va faire ?

MARIE-BERTHE : Cette question. On ouvre la valise ! *(elle court vers la mallette et commence à la taper contre le sol)*

ALBERT : Attendez ! On va faire ça proprement. Quand même. C'est du beau matériel, ce serait dommage de l'abimer.

JOSIANE : Tu sais ouvrir ce genre de truc, toi ?

ALBERT : Rien ne me résiste. Sauf certaines femmes, mais c'est en passe d'être résolu.

Il colle son oreille contre la valise et tourne les chiffres de la combinaison avec délicatesse. Les trois femmes l'observent religieusement. Soudain le téléphone de l'assistante sonne. Tout le monde sursaute en criant (sauf le président qui est toujours dans le coma).

Marie-Berthe va décrocher le téléphone, Arya stresse en pensant que ce pourrait être ses commanditaires.

MARIE-BERTHE : Oui, allô, j'écoute ?

Oui.

Oui. En effet.

Ah... Je ne peux pas vous le passer pour l'instant, il... Il se repose. *(elle regarde le président étendu par terre)*

S'il est en sécurité ? Oh, oui, on peut dire ça, je crois. Plus rien ne peut lui arriver maintenant.

Il doit rester ici encore quelques heures ? Très bien.

Je lui dis de vous rappeler.

C'est entendu. Voilà.

Bonjour chez vous monsieur le Ministre.

(elle raccroche, puis s'adresse aux autres)

C'était le ministre. Il voulait s'assurer que tout allait bien. *(elle enjambe le corps du président pour revenir près de la malette)*. Alors, elle est ouverte ?!

ALBERT : Presque. Encore un peu de patience.

MARIE-BERTHE : Vous pensez qu'il y a combien ?

JOSIANE : Si elle est vraiment pleine de billets de 500, c'est assez facile à calculer. C'est une question de volume.

MARIE-BERTHE : Oui, mais ce n'est pas drôle si on calcule. Ce qui est bien, c'est de compter les billets un par un, pour se rendre compte au fur et à mesure...

ALBERT : Voilà ! J'arrive au bout.

MARIE-BERTHE : Aah !

Il ouvre délicatement la valise, s'ensuit un grand silence.

MARIE-BERTHE : Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

JOSIANE : Je croyais que c'était des billets ?

ALBERT : C'en est : des billets doux. Une pleine valise, vous vous rendez compte ?

Josiane s'empare d'un des papiers de la malette et le lit à haute voix :

JOSIANE : « Je vois le firmament dans tes yeux bleus »

Marie-Berthe prend un papier à son tour.

MARIE-BERTHE : « L'éclat de ton regard ressemble au soleil couchant » Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

JOSIANE : Remarquez, c'est romantique.

MARIE-BERTHE : Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre du romantisme ? C'est pas ça qui va payer nos factures !

JOSIANE : Vous êtes affreusement terre à terre, moi je rêverais qu'on me susurre de telle phrases au creux de l'oreille.

ALBERT : Ton mari ne fait pas ça ?

JOSIANE : Non, mon mari, il rote. C'est la bière...

MARIE-BERTHE : *(s'étant emparé d'un autre billet)* « Je donnerais un ministère à l'opposition pour être à tes côtés » Non mais ce qu'il ne faut pas entendre. *(elle s'approche du président étendu pour lui donner un coup de pied)*. Et nos sous ! Ils sont où ?! Voleur ! *(elle redonne un coup de pied)*. Assisté ! *(encore un coup de pied)* Fonctionnaire !

Le président ne bronche pas, toujours dans le coma éthylique, mais Arya l'empêche de continuer.

ARYA : Arrêtez, nous allons avoir des ennuis...

MARIE-BERTHE : Ah oui... Avec le ministre... *(Elle réfléchit longuement, arpente la pièce de long en large en enjambant à chaque fois le corps, sous le regard intrigué de ses collègues)*

JOSIANE : Je n'aime pas ce regard...

MARIE-BERTHE : On va le garder en otage.

ARYA : Comment ?!

JOSIANE : Quoi ?

ALBERT : Oui, mais quand est-ce qu'on mange ? Vous avez vu l'heure qu'il est ?

MARIE-BERTHE : Les prises d'otage, il n'y a plus que ça qui marche. Vous voulez une augmentation ? Prise d'otage. Vous avez un message politique à faire passer ? Prise d'otage. Vous êtes chômeur ? Prise d'otage. Vous êtes harcelé au travail ? Prise d'otage. Votre usine est délocalisée ? Prise d'otage. Non, je crois que c'est devenu un élément naturel de dialogue social, de nos jours.

ARYA : Mais enfin, vous n'y pensez pas sérieusement ?

MARIE-BERTHE : Je vais me gêner.

JOSIANE : Mais s'il nous envoie le GIGN ?

MARIE-BERTHE : Et bien vous leur balancerez des chaises à la figure. Non, maintenant, il nous faut trouver un prétexte et élaborer un plan.

ARYA : Un prétexte ?

JOSIANE : Un plan ?

ALBERT : Sans déconner, vous n'avez pas faim, vous ?

MARIE-BERTHE : Arya, vous venez de quel pays, déjà ?

ARYA : L'Iran.

MARIE-BERTHE : Voilà ! L'Iran, c'est parfait. On tient notre prétexte. On va leur faire croire que vous êtes une espionne iranienne venu dérober la formule de l'arme nucléaire liquide de Josiane.

JOSIANE : Mais c'est grotesque !

ARYA : (*gênée*) Mais oui... Ils... Ils ne vont jamais croire ça.

ALBERT : Moi, je vais me chercher un sandwich... (*il sort*)

MARIE-BERTHE : Il va falloir y mettre un peu du vôtre, sinon, je vous vire toutes les deux ! Maintenant, il nous faut un plan.

JOSIANE : Oh et puis zut, vous avez raison : je m'ennuie tellement avec mon mari qu'une petite aventure avec un des gars du GIGN me fera le plus grand bien.

ARYA : Encore faut-il un trouver un qui soit d'accord !

JOSIANE : Vous la traînée, on ne vous a pas demandé la messe. Il n'y a qu'à dire que ça fait partie de la rançon.

MARIE-BERTHE : Une rançon ! Voilà, on va demander une rançon contre la libération du Président.

ARYA : Mais je croyais qu'il s'agissait de dérober la formule de l'arme nucléaire ?

JOSIANE : Et d'obtenir un gars du GIGN à notre service ?

MARIE-BERTHE : Mais ce sera tout ça à la fois. Il faut être exigeant si on veut obtenir quelque chose. Donc on va leur dire que vous êtes venue chercher la formule, et qu'en plus, puisque le président se trouvait là, vous voulez une rançon pour sa libération.

JOSIANE : *(complétant)* ... Et un mec du GIGN.

MARIE-BERTHE : Et qu'ils nous envoient le GIGN pour nous transmettre le pognon.

JOSIANE : Un bien musclé, hein ! Comme dans les films que regarde mon mari.

MARIE-BERTHE : Je ne peux pas demander un gars musclé, on aura l'air de quoi ?

JOSIANE : *(déçue)* Oh... *(se reprenant)* Et puis c'est pas grave, même un pas musclé, je m'en fous. Ce sera toujours mieux que ce gras du bide de Léon. Et puis c'est juste pour une aventure d'un soir... *(toute excitée)* Alors, comment on fait pour demander tout ça ?

MARIE-BERTHE : Tiens, oui, comment on fait ?

ARYA : Il n'y a qu'à reprendre le numéro du ministre, il doit encore être en mémoire sur mon téléphone, puisqu'il vient d'appeler.

MARIE-BERTHE : Voilà ! On va faire ça! *(elle s'approche du téléphone puis se ravise)* Non, attendez, c'est mieux si c'est vous qui le faites. Avec votre accent, ce sera plus crédible.

ARYA : Mais je n'ai pas d'accent. Je maîtrise parfaitement le français.

MARIE-BERTHE : Et bien, inventez-en un.

ARYA : Mais alors, je dis quoi ?

MARIE-BERTHE : Tout ce qu'on a dit là. L'Iran, le nucléaire, la rançon...

JOSIANE : Le GIGN !

ARYA : Vous êtes sûre que c'est une bonne idée ?

MARIE-BERTHE : Ah vous n'allez pas vous défilier maintenant.

JOSIANE : Faites-le sinon je vous bute à coup de chaise.

ARYA : Bon, bon, si c'est demandé gentiment... *(Elle décroche le téléphone et compose le numéro puis prenant un accent bizarre, marseillais ou canadien, mais pas du tout iranien)*

Oui, allô ? Monsieur le ministre ?
Oui, bonjour, c'est le laboratoire...

Vous savez là où se trouve le président.

Voilà. Je voulais vous informer que nous le détenions en otage.

Oui.

C'est ça.

Il est vivant oui... Pour l'instant. Enfin, on suppose.

(elle regarde le président étendu par terre) C'est à dire qu'on n'est pas encore certains qu'il a encore un estomac et un foie, mais pour le reste il a l'air en bon état.

Alors ce qu'on vous demande, c'est de l'argent.

(elle met sa main sur le combiné et s'adresse à la directrice) Il demande combien ?

MARIE-BERTHE : 100.000... *(puis se reprenant)* 200.000 !

ARYA : *(à nouveau dans le téléphone)* 200.000 euros.

JOSIANE : Et le GIGN !

ARYA : Et on veut que ça soit un homme du GIGN qui apporte l'argent ici.

Oui, dès que possible.

Une preuve de vie ?

(elle bouche le combiné à nouveau) Il demande de lui donner une preuve qu'il est en vie.

MARIE-BERTHE : Ah merde... *(elle secoue le président)* Oh ! Debout ! Réveillez-vous bon sang !

JOSIANE : *(à Arya)* Essayez de gagner du temps...

ARYA : Sinon vous avez le beau temps à Paris ?

(pendant ce temps, les deux femmes s'escriment à essayer de réveiller le président en le giflant et en le secouant fortement)

Vous avez de la chance. Nous ici, c'est moyen.

Oui, on n'a déjà pas eu de printemps, est-ce qu'on va avoir un été ?

Vous partez en août ? Ah, où ça ?

Les Bermudes ? Ouah, la chance... Ah... C'est pour cacher de l'argent au fisc ? Je comprends.

Ben oui, c'est plus pratique...

(voyant que le président ne se réveille toujours pas)

Écoutez, pour le président est-ce que je peux vous rappeler ? Sans faute. Sinon on peut aussi vous envoyer un doigt ou une oreille ?

Vous le préférez vivant ?

Oui bien sûr, je comprends. On se tient au courant alors ?

OK, on fait comme ça.

Au revoir.

(Elle raccroche)

JOSIANE : *(se relevant)* Il nous envoie le GIGN ?

ARYA : Pas tant qu'ils n'ont pas la preuve qu'il est vivant.

MARIE-BERTHE : Comment va-t-on faire pour le réveiller ? Albert ? *(se rendant compte de son absence)* Albert ? Où êtes-vous ? Jamais là quand on a besoin de lui...

Scène 9

Albert revient, un sandwich à la main.

ALBERT : On me cherche ?

MARIE-BERTHE : Ah ! Albert. Vous tombez bien, il faut nous réveiller le président.

ALBERT : Pour quoi faire ?

MARIE-BERTHE : Sinon, ils nous envoient pas le pognon.

JOSIANE : Et le GIGN !

ALBERT : Comment voulez-vous que je le réveille, moi. Il est parti pour cuver pendant des jours.

MARIE-BERTHE : Des jours ? Mais vous n'y pensez pas, mon pauvre ami. Et comment on va payer les factures jusque là ?

ALBERT : *(s'approchant du corps tout en mangeant son sandwich)* Vous avez essayé de le réveiller ?

JOSIANE : On vient de lui coller une centaine de baffes ! Il n'a pas bronché.

ALBERT : *(s'agenouillant pour écouter son cœur, son sandwich sous le nez du président).*

Le président reniflant l'odeur du sandwich se réveille petit à petit, puis croque d'un coup dans la main qui tient le sandwich.

ALBERT : *(se relevant brusquement)* Aïe il m'a mordu le con !

FRANCOIS : *(se mettant assis)* Ça sent la bouffe !

ALBERT : *(se tenant la main et parlant fort)* Mais vous êtes cinglé !

FRANCOIS : *(se tenant la tête dans les mains)* Ah, ne criez pas ! *(il se relève péniblement)* Mais où suis-je ? Qu'est-ce qui s'est passé ? La gauche est revenue ?

MARIE-BERTHE : Vous avez eu une petite absence. Rien de grave...

FRANCOIS : *(se frottant les cheveux, la bouche pâteuse)* Ah oui, l'attaque nucléaire... La chèvre qui mousse... La mallette... *(se rendant compte)* La mallette ?! Où est-elle ?

ALBERT : *(montrant la valise ouverte)* Ici !

FRANCOIS : *(refermant hâtivement la valise)* Vous avez ouvert ma mallette ! Mais vous n'avez pas le droit ! C'est personnel.

JOSIANE : Qu'est-ce que vous faites en visite officielle avec une pleine valise de billets doux ?

FRANCOIS : Mais ça ne vous regarde pas ! C'est personnel, je vous dis.

MARIE-BERTHE : Allez, vous pouvez bien nous le dire, maintenant.

FRANCOIS : Mais non.

MARIE-BERTHE : Quand les médias vont apprendre ça...

FRANCOIS : *(prenant peur)* Ah non, pas les médias ! Sans eux, je ne serai jamais réélu.

JOSIANE : Alors ?

FRANCOIS : *(air plaintif)* Vous ne savez pas ce que c'est, vous, d'être sans arrêt sur les quatre chemins. On se sent seul, parfois. Dans les chambres d'hôtel, on s'ennuie à mourir entre deux réceptions. Alors on cherche de la compagnie. Par tous les moyens. Depuis l'ENA, j'ai pas eu une seule véritable histoire d'amour. On ne nous a pas appris à séduire les filles. On sait juste séduire les électeurs.

ALBERT : *(rire sardonique)* Ah ah ah !

FRANCOIS : Alors, on se débrouille comme on peut, on trouve des combines. Moi j'apprends des phrases par cœur *(il montre sa valise)* pour les sortir au bon moment.

ALBERT : Et ça marche ?

FRANCOIS : Non.

ALBERT : Ah ah ah. Vous n'y connaissez vraiment rien aux filles.

JOSIANE : Parce que tu y connais quelque chose, toi ?

ALBERT : Moi ? Évidemment.

ARYA : Je voudrais bien voir ça...

ALBERT : C'est vrai ? Dans ce cas, venez donc boire un coup. *(il reprend sa fiole bleue)*

MARIE-BERTHE : Ah mais je comprends ! Le coup du médicament.

ARYA : Le médicament ?

MARIE-BERTHE : Ça ne guérit pas plus du cancer qu'un simple verre d'eau, en fait ?

ALBERT : Ça, on ne sait pas, faudrait faire des expériences.

ARYA : Vous vouliez me faire boire ce truc pour que je tombe dans vos bras ?

ALBERT : Dans mes bras... Et ailleurs.

MARIE-BERTHE : Et le goût chocolat, c'est pour attirer les femmes, comme c'est mesquin ?

ALBERT : Du chocolat oui, mais pas que...

FRANCOIS : Vous voulez dire que tout à l'heure, j'ai bu un truc pour femme ?

ALBERT : A la base, oui.

FRANCOIS : Mais alors, vu l'effet que ça m'a fait, peut-être que je suis gay ? Ça expliquerait tout !

MARIE-BERTHE : Vous ferez votre coming-out plus tard, votre ministre veut avoir de vos nouvelles.

FRANCOIS : *(soudain inquiet)* Ah oui ! La menace nucléaire ! *(il s'approche du téléphone)*

JOSIANE : La menace nucléaire ? Mais de quoi parle-t-il ?

Arya fait un geste d'incompréhension. Le président décroche le téléphone et compose un numéro.

FRANCOIS : Allô, Jean-Marc ?

Oui, c'est François.

Oui, oui je vais bien. C'est gentil de t'en inquiéter.

Où en sommes-nous ?

Les secours arrivent ?

JOSIANE : *(trépidant d'impatience et de joie)* Le GIGN est en route !

FRANCOIS : Fort bien, fort bien. Et pour cette menace nucléaire ?

C'était une fausse alerte ?

(incrédule) Paris est couvert de mousse ?

Mais que s'est-il passé ?

Un avion a lâché une bombe sur la capitale ?

Il y aurait une taupe au labo ?!

(Tout le monde se regarde, étonné)

Bien... Très bien. C'est bon, je vous attends ici...

Et sinon... ahem... Vous êtes libre samedi soir ?

Non pour rien...

(Il raccroche, en arrière plan Josiane se dénude un peu et se recoiffe)

ARYA : C'est quoi cette histoire de bombe sur Paris ? Et la mousse ?

FRANCOIS : L'Iran nous a déclaré la guerre, et a lancé les hostilités avec une arme qui fait de la mousse. Inoffensive, mais spectaculaire.

MARIE-BERTHE : Albert ! C'est vous la taupe ?

ALBERT : Je vous demande pardon ? Moi j'ai rien compris au coup de téléphone, là.

MARIE-BERTHE : Les iraniens ont mis la main sur une arme qui fait de la mousse, ce serait pas un produit dérivé de votre shampoing ?

ALBERT : Impossible : la formule est sur mon bureau, personne ne la connaît à part moi.
(il exhibe son dossier).

ARYA : *(pour brouiller les pistes)* Je me demande bien qui a pu faire ça.

FRANCOIS : Enfin, rassurez-vous, la situation est sous contrôle. Il n'y a plus qu'à attendre les secours.

JOSIANE : *(dans une tenue et une pose suggestives)* Et le GIGN, ils arrivent quand ? Parce que moi je suis prête, là.

Le téléphone de l'assistante se met à sonner. Elle court le décrocher.

ARYA : *(gênée, chantonnant)* Mon petit oiseau, vient te poser, mon petit oiseau vient te poser...

Oui ?

Ah...

Très bien.

Je vais voir ce que je peux faire...

Elle raccroche.

FRANCOIS : C'était qui ?

ARYA : C'était... euh... Les iraniens.

MARIE-BERTHE : Ah, les salauds ! Ils appellent ici !

FRANCOIS : Mais qu'est-ce qu'ils voulaient ?

ARYA : Ce qu'ils voulaient... Et bien, la formule de l'arme nucléaire, bien sûr.

MARIE-BERTHE : Jamais ! *(puis réfléchissant)* Ou alors, il faut qu'ils payent.

FRANCOIS : Mais vous n'y pensez pas voyons ! De toute façon, ils n'ont aucun moyen de pression. On ne cédera pas.

ARYA : En fait, si : ils ont encerclé l'immeuble et menace de le faire sauter si on ne leur donne pas tout de suite.

FRANCOIS : Ah... On n'a affaire à des professionnels. *(avec un air déterminé)* Mais ne craignez rien j'ai l'habitude. On va être fermes et ne pas céder. Pour la France. Combien de temps avons-nous ?

ARYA : Dans cinq minutes, ils font tout péter.

FRANCOIS : *(abandonnant toute détermination et tout courage)* Bon, ok, il faut leur donner la formule. Où est-elle ?

MARIE-BERTHE : Josiane, la formule ?

JOSIANE : *(sur un nuage, attendant toujours le GIGN)* Elle est dans mon dossier *(elle désigne son dossier posé sur un bureau)*.

Marie-Berthe apporte le dossier au président.

FRANCOIS : Pourquoi vous me donnez ça à moi, ce n'est pas moi qui vais aller leur apporter, tout de même ?

MARIE-BERTHE : Et pourquoi pas vous ?

FRANCOIS : Je suis le président !

ARYA : Non, mais laissez, je vais le faire.

MARIE-BERTHE : Quel courage ! Vous m'étonnez, Arya. Si vous n'alliez pas vous faire trucher par ces terroristes, je crois bien que je vous augmenterais.

Arya prend le dossier et s'apprête à sortir.

FRANCOIS : Attendez !

Arya s'arrête et regarde le président.

ARYA : Oui ?

FRANCOIS : On va leur jouer un fameux tour. Revenez ici.

Arya revient, le président prend le dossier, en échange le contenu avec celui qui se trouve sur le bureau d'Albert (qui contient réellement la formule de l'arme chimique depuis que Josiane à fait l'échange).

FRANCOIS : (*fier de lui*) Avec ceci, ils seront inoffensifs, et la simple lecture de la formule ne permettra pas de vous mettre en cause. Il n'y a aucun risque.

(il lui confie le dossier et lui met la main sur l'épaule, solennel).

Merci pour tout ce que vous faites pour la France. Bon courage.

(Arya sort enfin avec le dossier sur l'air de la Marseillaise. Le président se met au garde à vous)

ALBERT : Un petit verre de Vodka pour fêter la fin de cette histoire ?

FRANCOIS : (*Oubliant le garde à vous et s'approchant du bureau d'Albert*) Volontiers ! Il fait une chaleur ici.

JOSIANE : (*à moitié dénudée*) Vous trouvez, moi j'ai presque froid.

ALBERT : (*se retournant vers ses fioles*) Attendez, j'ai peut-être quelque chose de moins fort pour te réchauffer.

Pendant ce temps, le président s'est servi un verre de Vodka non diluée, qu'il boit cul-sec. Il se met aussitôt à expirer comme une locomotive en se tenant la gorge des deux mains.

Puis, il s'approche d'Albert, et l'embrasse en hurlant :

FRANCOIS : BORIS ELSTINE ! JE SUIS GAY ! JE T'AIME !

Fin de l'acte II

(Acte III)

Scène 1

Quelques jours plus tard, Josiane, Marie-Berthe et Albert sont au labo. Albert s'affaire sur de nouvelles expériences à son bureau, pendant que ses deux collègues animent l'essentiel de la conversation.

MARIE-BERTHE : Finalement, on s'en est bien sortis.

JOSIANE : Le GIGN n'est jamais arrivé, mais j'ai retrouvé mon Léon comme avant.

MARIE-BERTHE : En fait, il était juste au bar avec des copains, comme il l'avait dit ?

JOSIANE : *(amoureuse)* Oui, quand je suis rentrée, il était endormi sur le canapé, la télé allumée, ...

MARIE-BERTHE : Vous voyez...

JOSIANE : *(avec un ton exempt de tout reproche)* Il avait vomi sur le tapis...

MARIE-BERTHE : L'habitude, quoi...

JOSIANE : Comme tous les hommes...

MARIE-BERTHE : C'est comme ça qu'on les aime : virils, dans leur jogging délavés et les charentaises trouées au gros orteil.

ALBERT : *(interrompant son expérience)* Ah non, pas moi !

JOSIANE : Tu n'aimes pas les hommes virils ?

ALBERT : Non, moi je ne suis pas comme ça.

MARIE-BERTHE : Ah bon ?

ALBERT : Ben, déjà, je n'ai pas de tapis.

JOSIANE : Mais la bière, la télé, le jogging ?

ALBERT : *(fier)* Chez moi, je me promène tout nu.

MARIE-BERTHE : Tout nu ? Mais grand Dieu pour quoi faire ?

ALBERT : Pour ne pas avoir à repasser mes vêtements. Et puis comme ça, je fais des économies.

JOSIANE : Tu ne risques pas de trouver une femme si tu restes tout nu chez toi.

ALBERT : Ben... Si je trouvais une femme, je resterais tout nu chez moi, mais... Avec elle. Toute nue aussi.

Albert retourne à son expérience tout en écoutant la conversation.

MARIE-BERTHE : *(s'adressant à Josiane)* Voyez comme ils ont du mal à se passer de nous ? Le président lui-même, il n'était pas mignon avec sa valise de billets doux ?

JOSIANE : Il a bien fait de l'amener avec lui. Sans ça, on aurait eu du mal à faire passer cette histoire de prise d'otage...

MARIE-BERTHE : Ah mais je ne regrette pas du tout. Avec le chantage aux médias, on a obtenu une grosse subvention en échange de notre silence, on est tranquilles pour plusieurs mois. On peut même se permettre d'embaucher une nouvelle assistante.

JOSIANE : Il faudra peut-être mieux la choisir, dans ce cas.

ALBERT : Mais elle était très bien, Tania.

JOSIANE et MARIE-BERTHE *(en cœur)* : Arya !

ALBERT : Oui, Arya, qu'est-ce que vous lui reprochez au juste ?

JOSIANE : Elle a quand même pris la formule de la bombe nucléaire liquide pour la vendre aux Iraniens !

ALBERT : Ah mais j'avais pas compris ça, moi.

MARIE-BERTHE : Voyons, Albert, suivez un peu, que diable !

ALBERT : Je croyais que le président avait échangé le dossier avec celui de mon shampoing qui mousse.

JOSIANE : Il croyait l'avoir fait, mais j'avais moi-même échangé les deux dossiers auparavant. J'étais vraiment trop stressée.

MARIE-BERTHE : On va vous acheter un coffre-fort, maintenant qu'on a les moyens... En plus, c'est de l'argent public. *(elle fait un geste avec sa main évoquant son absence de scrupules à dépenser cet argent)*.

ALBERT : Mais alors, s'ils ont la vraie formule de la bombe, cette fois, ils vont peut-être l'utiliser ?

JOSIANE : Mais non, puisque le GIGN est arrivé à temps pour encercler le bâtiment et capturer Arya et les terroristes ! *(l'air vicieux)* Des sacrés gaillards quand même. Si j'en avais un en survêtement dans mon salon, je vous dis pas ce que je lui ferais...

ALBERT : Tu lui ferais quoi ?

MARIE-BERTHE : Enfin, Albert, vous vous doutez bien...

ALBERT : Ah oui ! Je suis bête.

JOSIANE : Quand même...

ALBERT : Tu lui amènerais une bière ?

MARIE-BERTHE : Enfin Albert, vous n'avez pas encore trouvé une potion qui vous permettrait de comprendre ce qui se passe autour de vous ?

ALBERT : Non, mais j'ai trouvé mieux que ça. *(il exhibe un tube à essai rempli d'un liquide d'une couleur improbable).*

JOSIANE : Encore un de tes aphrodisiaques surpuissant ?

MARIE-BERTHE : C'est invendable, de toute façon, on aura toutes les associations féministes sur le dos. Et puis vous imaginez si on était toutes aussi portées sur la chose que vous, les hommes ?

JOSIANE : Ce serait la fin du GIGN.

Marie-Berthe acquiesce de la tête.

ALBERT : Non, mais là, c'est autre chose.

MARIE-BERTHE : Et bien, dites-nous !

ALBERT : *(il verse le contenu de sa fiole dans deux verres qu'il leur tend)* Mais il faut d'abord que je le teste sur des femmes, pour être sûr qu'il n'y a pas d'effets indésirables.

JOSIANE : *(s'enfuyant)* Ah non, merci bien. Je ne veux pas me retrouver chauve ou danser le kazatchok dans cinq minutes.

MARIE-BERTHE : *(prenant peur elle aussi, court vers la porte)* Oui et moi j'ai du travail. Finissez vos expériences seul, Albert. Ou bien attendez qu'on ait trouvé une autre assistante.

Albert les poursuit avec ses deux verres, mais elles sortent de la pièce et il se retrouve seul, contemple tristement son breuvage. Le renifle.

ALBERT : Bon, c'est vrai qu'on sent encore un peu trop l'arsenic.

Il réfléchit silencieusement pendant quelques secondes, regarde autour de lui. Puis, se dirige penaud vers l'autre porte en disant :

ALBERT : Biquette ?

Depuis les coulisses : « Bêêêêê »

Fin du 3ème acte

Baisser de rideau.